

Le « Cratylisme » de Platon

Le *Cratyle* comme réappropriation philosophique du fonctionnement phonico-pragmatique de la langue poétique archaïque¹

Magali Année (Paris IV-EHESS)

Resolutely unwilling to fit the *Cratylus* to the Procrustean bed of the reason, this quite linguistic commentary of the etymological dialogue of Plato intends to give prominence to the elaboration of a peculiar underlying language that is very likely to have its source in the functioning of an earlier *poetic* one, which remains fundamentally oral ó or more precisely *sounding* ó and pragmatic. So that this famous dialogue, far from being ridiculous, might help us to understand better some õphonico-syllabicõ cogs of most *poetic* uses ó whether in verses or in õproseõ ó of the õarchaicõ language.

Ἐπειτα δὲ ἡ "μνήμη" παντί που μνηύει ὅτι μονή ἐστὶν ἐν τῇ
ψυχῇ ἀλλ' οὐ φορά.

En outre, la mémoire indique, pour le premier venu, une halte dans l'âme et non un élan.

(Platon, *Cratyle* 437b3-4)

En affirmant qu'un rapport était directement établi par n'importe quel individu entre la « mémoire » μνήμη et l'idée de « halte » μονή, Platon met ici en évidence non seulement une conscience syllabique sonore communément partagée par les usagers de la langue ó ce qu'illustre d'ailleurs parfaitement tout l'ensemble du dialogue ó, mais encore l'importance, dans la langue grecque, de la séquence syllabique alternante -μεν/μην/μον/μν-. Dans ces conditions, il est indubitable que les échos phoniques élaborés par le retour de semblables

¹ Il s'agit de la version écrite d'une communication prononcée le 11 janvier 2011, dans le cadre du séminaire « Antiquité au présent » organisé par Claude Calame et Florence Dupont à l'Université Paris VII. Je remercie non seulement l'un et l'autre pour leur accueil, mais également ceux qui y ont assisté et l'ont enrichie de leurs suggestions, notamment L. Quattrocelli, A.-G. Wersinger, S. Perceau, Ch. Delattre et M.-L. Desclos.

syllabes à l'intérieur de l'univers clos d'un poème devaient constituer une des ressources essentielles, si ce n'est la condition majeure, de l'efficacité éminemment pragmatique des diction particulières de la période dite « archaïque ». Étant donné qu'une diction poétique se définit par l'entremêlement de ses dimensions rythmique, métrique et linguistique, étant donné que c'est cet entremêlement même qui construit la signification totale du poème tout au long de la chaîne prosodique continue mais *non-linéaire*² qu'il constitue, étant donné, enfin, le fonctionnement globalisant de la langue poétique archaïque intrinsèquement polysémique, il est nécessaire, pour appréhender l'effet *pragmatique* d'une diction poétique particulière ó à commencer par celui, éminemment performatif, de l'élegie guerrière³ ó, d'en définir un *rythme sonore*.

J'emploie le terme *sonore* afin de me situer en dehors de la dichotomie oral / écrit, qui, comme on sait, n'a pas de sens pour la période « archaïque » et jusques encore pour Platon, parce qu'elle n'y recouvre pas la même réalité que celle que nous mettons derrière. Un rythme sonore donc, c'est-à-dire phonique, ou mieux encore *phonico-sémantique* car le système phonique d'un poème entraîne nécessairement un second niveau de signification, que j'appelle *signification sous-jacente*. Or, le *Cratyle*, non seulement nous offre une illustration magistrale d'une conception *sonore* du langage qui ne nous est pas familière, mais il justifie encore, par conséquent, une méthode d'approche des diction *poétiques* qui l'ont précédé. Méthode, par ailleurs, essentielle car elle a l'avantage d'être « indigène », même si cela ne

² Dans une poésie exclusivement orale qui se situe en dehors de tout rapport entre écriture et lecture, et même encore en dehors du rapport entre « oral » et « écrit », la performance procède de ce que P. Zumthor appelle un « temps pur », c'est-à-dire une durée dont la « mémoire auditive » peut remonter le cours, en même temps que la « perception actuelle » ne fait nécessairement que la descendre. Cf. Zumthor 1975, p. 56.

³ Que la séquence -μεν/μουν/μν- soit un des enchaînements phoniques les plus reconnaissables pour une oreille grecque, s'avère, en effet, un élément fondamental pour comprendre le fonctionnement de la diction parénétiqúe des élégies guerrières. Si, en effet, on considère l'importance du verbe μμνησκω dans le premier vers de l'élegie 12West (= 9 Gentili-Prato) de Tyrtée ó en sachant que Platon en paraphrase le début dans les *Lois* ó (οὐτ' ἄν μνησαίμην οὐτ' ἐν λόγῳ ἄνδρα τιθεῖ(μ)ηνί « Je ne ferais mention ni n'instaurerais en mon discours un hommeí »), et si l'on tient compte, en particulier, du rôle joué par μένω, verbe hoplitique par excellence, dans la structure générale des fragments tyrtéens, le *Cratyle* nous dévoile peut-être ici un des rouages essentiels de l'exhortation guerrière. À ce propos, je me permets de renvoyer à ma thèse en cours, *La parole continuée dans l'élegie guerrière (Tyrtée et Callinos) : instauration d'une diction parénétiqúe*, sous la direction de Ch. de Lamberterie et C. Calame, (Paris IV-EHESS).

peut jamais être qu'au second degré⁴. Il n'est pas besoin de préciser que, dans cette perspective, vérifier la justesse des étymologies platoniciennes à l'aune de la grammaire comparée n'a absolument aucun sens. Mais, si de la sorte, l'analyse que je propose du *Cratyle* semble comporter une dimension résolument « ethnopoétique »⁵, elle n'en reste, cependant, pas moins, essentiellement linguistique. Si la séquence étymologique que nous propose Platon peut paraître « risible », γελοῖος, ce ne peut être que sous l'apparence qu'elle se donne elle-même, et qui n'est vraisemblablement qu'une manifestation de la conscience qu'elle a précisément d'elle-même. L'élaboration des compositions aédiques et rhapsodiques suffit, à elle seule, à nous convaincre que le langage, pour un Grec, est une technique qui, de longue tradition, se prête volontiers à des jeux et à des variations aussi bien morphologiques que phoniques⁶. Mais quand on sait, de surcroît, que le philosophe, pour Platon, se doit d'être, aussi, un γελωτοποιός afin d'user du risible et du ridicule comme « un signal d'alerte pour la pensée » et un moyen d'« instiller [des instances] tout en soulignant leur importance »⁷, le ton

⁴ C'est-à-dire non directement, par le biais, précisément, d'une interprétation.

⁵ « L'ethnopoétique a pour objet la pragmatique des textes ó ou mieux dit, des discours ó qu'elle étudie sans les dissocier des corps et des voix qui les énoncent ; ni des conditions d'énonciation culturellement définies ». Elle a « l'intérêt, entre autres, de dépasser l'opposition entre écriture et oralité, c'est pourquoi nous ne parlerons pas de littérature mais de pratiques poétiques et d'analyses des discours ». Cf. Projet scientifique du Groupe de Recherche en EthnoPoétique, format pdf, p. 1, <http://ethnopoetique.com/>, rubrique « Documents ».

⁶ Je me contenterai, ici, de renvoyer, d'une part, aux travaux de P. Chantraine (nombre des chapitres de sa *Grammaire homérique* témoignent, en effet, de l'adaptation des mots à l'hexamètre dactylique. Cf. Chantraine 1958), et d'autre part, à ceux de F. Bader qui mettent en évidence un mode de composition hérité, reposant sur ce qu'elle nomme un « feuilletage hermétique », c'est-à-dire des jeux d'homonymie et de superposition des valeurs sémantiques d'un même terme. Voir notamment Bader 2005, et encore 2006. Pour un approfondissement en termes morphologiques et lexicaux de l'enseignement de P. Chantraine sur l'adaptation des mots au mètre, voir Blanc 2008, de façon résumptive, p. 243-244.

⁷ Cf. respectivement, Jouët-Pastré 1998, p. 277 et Rossetti 2000, p. 267. Voir également Desclos 2000b, et en particulier, p. 449-450. Il n'est pas indifférent, ici, que les cinq occurrences de l'adjectif γελοῖος, « risible », se répartissent très précisément autour des trois moments clé du dialogue. Le singulier γελοῖον apparaît deux fois de suite en 400b6 (γελοῖον μέντοι φαίνεται ὡς ἀληθῶς ὀνομαζόμενον ὡς ἔτεθῃ, « ce nom [ψυχῆ] semble néanmoins vraiment risible, de la façon dont il a été établi ») et en 402a1, au moment où la méthode d'explication étymologique prend son essor avec les noms des dieux (γελοῖον μὲν πάνυ εἰπεῖν, οἶμαι μέντοι τινὰ πιθανότητα ἔχον, « c'est tout à fait risible à dire et, pourtant, je crois que cela a quelque chose de convaincant »). De la même façon, la forme plurielle γελοῖα est employée à deux reprises successives en 425d1 (γελοῖα μὲν οἶμαι φανεῖσθαι, ὃ Ἐρμούγενες, γράμμασι καὶ συλλαβαῖς τὰ πράγματα

léger et plaisant dont se pare le *Cratyle*, et sur lequel les protagonistes ne cessent d'insister à tour de rôle⁸, ne peut manquer de nous inviter à le prendre tout particulièrement au sérieux⁹.

Car, à le considérer un peu trop à la légère, on risque d'oublier qu'il exprime, avant tout autre chose, un rapport particulier au langage, et que ce rapport témoigne d'un rapport

μεμιμημένα κατάδηλα γινόμενα, « je crois qu'il paraîtra risible, Hermogène, de révéler les choses par les lettres et les syllabes qui les imitent ») et en 426b6, juste avant de commencer l'interprétation des éléments qui composent les noms (ἃ μὲν τοίνυν ἐγὼ ἤσθημαι περὶ τῶν πρώτων ὀνομάτων πάνυ μοι δοκεῖ ὑβριστικὰ εἶναι καὶ γελοῖα, « mes impressions personnelles au sujet des noms premiers me semblent être des plus téméraires et risibles »). Enfin, une dernière fois, si le pluriel γελοῖα est employé, en 432d5, *apparemment* pour condamner la naïveté de l'idée d'un rapport parfaitement mimétique entre les noms et les choses, il introduit également, indirectement, la révélation fondamentale du τύπος, cette « marque de fabrique », nécessairement présente dans le λόγος (Γελοῖα γοῦν, ὃ Κρατύλε, ὑπὸ τῶν ὀνομάτων πάθοι ἂν ἐκείνα ὧν ὀνόματά ἐστιν τὰ ὀνόματα, εἰ πάντα πανταχῆ αὐτοῖς ὁμοιωθεῖη, « elles connaîtraient, à cause des noms, une situation bien risible, Cratyle, ces choses dont les noms sont noms, si elles leur étaient semblables en tout point »).

⁸ Si l'échange final avec Cratyle est scandé par le manque d'entrain de celui-ci, la plus grande partie du dialogue, en revanche, progresse au rythme d'interventions plus ou moins railleuses, dont la fonction semble bien de donner à l'ensemble une *apparence* de légèreté : en 383b6-7, l'entretien commence avec la plaisanterie de Cratyle sur le mon d'Hermogène, immédiatement soulignée par le commentaire de Socrate en 384c4, filée par Hermogène en 408b7 au moment de l'explication du nom d'Hermès, et finalement expliquée de façon énigmatique par Cratyle en 429c3-5 ; en 393c8, Socrate s'exclame, « surveille-moi de peur que je ne t'induisse en erreur » ; il s'étonne, plus loin en 396d1, de la sagesse qui vient de lui tomber dessus on ne sait d'où ; en 406c3, il rejette carrément le « sérieux » (σπουδαῖον) pour le « plaisant » (παιδικόν), au nom de ce que φιλοπαίσιμονες γὰρ καὶ οἱ θεοί, « les dieux aussi aiment la plaisanterie » ; en 410e2, Hermogène admire, non sans ironie, les progrès que fait Socrate dans ses explications étymologiques, et l'on apprend juste après, en 411a7, sur le mode ésopique (cf. « l'âne qui passait pour être un lion » [Ch. 279] et « l'âne revêtu de la peau du lion et le renard » [Ch. 267]), que c'est parce que Socrate s'est recouvert de la peau du lion ; une seconde fois, Socrate avertit son interlocuteur, doublement, en 413d8, « il se pourrait que je te trompe », et en 414b2, « tu n' observes pas que je me laisse comme emporter hors de la piste » ; enfin, la dernière ironie d'Hermogène, en 420d1, sera d'admirer la « densité » (πυκνότερα) des propos de Socrate.

⁹ Ce à quoi les interprètes platoniciens ont toujours du mal à se réduire, malgré qu'ils en aient. « Dans quelle mesure la plaisanterie [se] mêle-t-elle au sérieux ? ». C'est par l'une de ces interrogations, quelque peu perplexes, que L. Méridier (1931, p. 7) introduit sa notice de l'édition des Belles Lettres. À propos des explications étymologiques, où, de 399a à 417e, les démonstrations de « bel esprit » s'accumulent de plus en plus, même si ce dernier balance encore entre sérieux et dérision, il semble malgré tout pencher pour le « jeu » et la « fantaisie » sans valeur. Cf. p. 20-22. Ch. Kahn (1986, p. 94), de même, ne voit dans cette « recherche totalement vaine » qu'« arbitraire » et « fantasque ». C. D. C. Reeve (1998), encore, ne les considère qu'en termes de parodies des pratiques antérieures. D. Del Bello, qui entend retracer et réhabiliter la longue tradition étymologique dont témoigne la littérature occidentale, est un des rares à s'élever contre la légèreté avec laquelle nombres d'interprètes abordent les étymologies du *Cratyle*. Cf. Del Bello 2007, p. 54-59.

antérieur qu'il subsume, étymologiquement parlant, de façon « théorique », afin, manifestement de se l'approprier. Il fait montre, en d'autres termes, d'un rapport au langage qui a tout d'un rapport « présocratique », étant entendu que j'emploie ce terme sans aucune valeur chronologique ni non plus « philosophique »¹⁰. Le terme « présocratique », à mon avis, n'a de sens et de cohérence, qu'en ce qu'il fait référence à une conception *poiétique* du savoir, c'est-à-dire une conception du savoir absolument dépendante d'un travail sur la langue, qui, la plupart du temps, puise plus ou moins directement à la source de la langue musicale des poèmes traditionnels. En ce sens, je me permets de me réapproprier le terme *poiésis* et de le définir comme la *virtualisation* opérée par toute construction verbale reconnue comme telle¹¹, qu'il s'agisse de poésie au sens strict ou non. C'est cette sorte de rapport *poiétique* au langage que subsume, à sa façon, le *Cratyle*. Marqué par une tonalité très souvent hypothétique, mais également ponctué de moments exhortatifs, il semble tout entier tendu vers l'élaboration d'un langage particulier, adapté à la philosophie que Platon instaure. Un langage particulier *sous-jacent* qui, sans jamais vraiment se dire, ne peut que s'auto-instituer de façon implicite parce qu'il offre, dans le même temps, la méthode même qui permet de décrypter les réseaux phonico-sémantiques sur lesquels il se fonde.

Si le prologue nous apprend qu'à propos de la rectitude des noms (ὀνόματος ὀρθότητα), deux thèses s'affrontent, l'une « naturaliste », l'autre « conventionnaliste », ce n'est manifestement, pour Platon en tout cas, qu'en apparence. On constate, en effet, que c'est juste avant de commencer la performance étymologique, en 391a9-b2, que l'objet du dialogue est clairement formulé par Socrate. Le tout est de savoir appliquer comme il faut cette « sorte

¹⁰ L'expression « philosophie présocratique » semble être apparue pour la première fois en allemand, à la fin du XVIII^e siècle. Sur l'histoire de la construction de cette catégorie philosophique, voir Laks 2002.

¹¹ Pour expliciter ce que je me plais à entendre par *virtualisation*, et également d'ailleurs par *virtuel* ou *virtualité*, au sens purement linguistique des termes, je reprendrai très volontiers à mon compte cette définition qu'en donne P. Zumthor : « c'est un statut, un mode particulier d'existence dans le langage », c'est-à-dire un état du langage dans lequel celui-ci ne renvoie qu'à une sorte d'universel qui lui est propre et qui n'est ni la chose ni l'idée. Cf. Zumthor 1975, p. 54. Autrement dit, ce que j'entends ici par *poiésis* c'est un emploi de la langue qui se distingue de l'usage commun par le recours à une τέχνη particulière. Ce que nous pourrions désigner, de nos jours, du nom vague de « littérature », pris dans son sens le plus large possible.

de justesse » (*τινα ὀρθότητα*) que les noms se trouvent avoir par nature¹². En d'autres termes, il ne s'agit nullement de déterminer laquelle des deux thèses est la bonne, mais bien au contraire de chercher à les tresser ensemble le mieux possible ó c'est-à-dire très précisément à *τιθέναι φύσει*, à *composer* avec le comportement *inhérent* aux noms ó, afin d'atteindre infailliblement leur justesse interne et, partant, celle du langage en général. Aussi est-ce pourquoi le *Cratyle* s'applique tant à travailler en profondeur la matière phonique des mots¹³. Trouver la rectitude naturelle du langage ne peut passer que par une auto-institution linguistique, qui révolutionne en sous-main le langage commun. Ainsi, et pour reprendre une comparaison de I. Papadopoulou, c'est en ce que le projet cratyléen de Platon est lui aussi assimilable à « la révolution visuelle que l'art moderne a réalisé par rapport à la représentation »¹⁴, qu'il s'approche du projet linguistique de certains des savants traditionnellement appelés « présocratiques »¹⁵.

Mon commentaire procèdera en trois temps. L'illustration de ce qui ressemble à un auto-ajustement du langage par lui-même, à travers l'exemple particulier du mot *καλόν*, nous mènera, dans un deuxième temps, à considérer de plus près le sens caché des syllabes du mot *ὄνομα*, le nom même du « nom ». Celui-ci impliquant la nécessaire appropriation des « éléments » contenus dans les noms pour permettre l'auto-instauratió d'un langage particulier, il faudra finalement se pencher sur les moyens mis en òuvre par Platon pour rendre pragmatiquement efficace son langage sous-jacent ainsi institué.

¹² Cf. Platon, *Cratyle* 391a9-b2, *φύσει τέ τινα ὀρθότητα ἔχον εἶναι τὸ ὄνομα καὶ οὐ παντὸς ἀνδρὸς ἐπίστασθαι [καλῶς] αὐτὸ πράγματι ὁπωροῦν θέσθαι*, « le nom possède une certaine justesse naturelle, et il n'est pas donné à tout homme de savoir l'appliquer comme il faut à quelque réalité que ce soit ».

¹³ « Nom » ou « mot », « il est important de se rappeler que Platon ne fait pas une telle distinction dans le *Cratyle* ». Cf. Kahn 1986, p. 91.

¹⁴ Cf. Papadopoulou 2006, p. 3 et 12.

¹⁵ Outre que certains, comme Parménide, Empédocle ou Xénophane ont pu avoir recours aux hexamètres dactyliques pour composer leurs òuvres, et même verser dans la poésie élégiaque dans le cas du troisième, on sait le travail qu'Héraclite a accompli non seulement sur la syntaxe de sa langue mais également sur sa matière verbale interne. Voir notamment Bollack, Wismann 1972, p. 21-28. À propos de l'instauratió d'un verbe *être* métamorphique et holosémantique dans le poème de Parménide, voir Année 2011 (à paraître). Ajoutons encore, comme autre exemple bien connu, la prose poétique et rythmée d'un sophiste comme Gorgias.

1. L'auto-ajustement du langage

On sait, quand on se projette au terme du dialogue, en 438d2-e9, qu'il est impossible d'apprendre quoi que ce soit de la réalité des choses au moyen des noms. Si cela est particulièrement grave, et laisse apparemment Socrate en proie à l'incertitude totale, on peut néanmoins se demander si ce problème, qui semble requérir l'existence des Idées¹⁶, est véritablement le problème du *Cratyle*, c'est-à-dire véritablement un problème *onomastique*. Si, en effet, comme toute la séquence étymologique du dialogue nous le révèle, les noms ont un fonctionnement naturel qui les rend parfaitement autonomes, il se pourrait que la question de la justesse du langage ne concerne qu'indirectement l'acquisition du savoir, et ne s'intéresse fondamentalement qu'à sa communication et à son partage¹⁷. Dans ces conditions, tout l'art du philosophe ne peut que consister en une appropriation des noms qui lui permettra de savoir les faire dire, c'est-à-dire, avant tout, de savoir les faire *sonner*. Cela supposant

¹⁶ Si, comme c'est le cas traditionnellement de la grande majorité des spécialistes de Platon, on met toute la pensée platonicienne au service d'une ontologie ou plus largement d'une métaphysique, on ne peut manquer d'interpréter le *Cratyle* à l'aune des Idées, dont il tendrait tout entier à constituer l'annonce philosophique. Il serait inutile et beaucoup trop long, ici, de dresser la liste des tenants de cette conception généralement répandue. Aussi me contenterai-je de quelques exemples. D. Bostock, notamment, qui s'efforce de retracer toute l'histoire de la formation de la théorie platonicienne du langage, à travers son évolution et ses impasses dans la chronologie des dialogues, est convaincu que pour Platon, les mots tirent nécessairement leur signification des Idées, ou « Formes », existantes dans un autre monde, et que même si trop d'incohérences, mises essentiellement en évidence dans le *Parménide*, l'ont conduit à abandonner cette théorie datant du *Phédon*, il n'en demeure pas moins que les Formes doivent de toutes façons exister, pour que le discours, à son tour existe : « í they must nevertheless exist. For one who denies this "will completely destroy the power of discourse" (*Parmenides*, 135c). In the *Sophist* too language is said to require Forms, "for it is through the combination of Forms, one with another, that a statement (*logos*) comes to exist (259e) ». Cf. Bostock 1994, p. 23-24. Que le langage présuppose les Formes est encore exactement ce que F. Ildefonse entend signifier, de façon plus linguistique, par « συμπλοκή intelligible (des formes) ». Cf. Ildefonse 1997, notamment p. 68. Pour Soulez 1991, p. 72-110, et Williams 1994, qui font grand cas de la question de la *mimesis*, la théorie des formes reste également à l'horizon. Voir aussi Goldschmidt 1981. Rares sont ceux qui osent ne voir, en cette théorie métaphysique, qu'un « principe [purement] anhypothétique », et un « point fixe », au service d'une philosophie essentiellement pragmatique. Cf. Desclos 2003a, p. 175 et 185.

¹⁷ « Connaître de quelle manière on doit apprendre ou découvrir les choses qui sont est peut-être au-dessus de mes forces et des tiennes. Contentons-nous d'accorder nos discours en disant que ce n'est pas des noms qu'il faut partir, mais qu'il faut et apprendre et rechercher les choses en partant d'elles-mêmes bien plutôt que des noms » (439b4-8). Peut-être l'essentiel de ce pis-aller tient-il moins à son contenu, qu'à ce qu'il est posé de conserver (ὁμολογήσασθαι).

nécessairement, mais sans toutefois s'en contenter, la maîtrise parfaite de leur *encodage*¹⁸ phonique et syllabique, c'est vraisemblablement la raison pour laquelle la séquence étymologique du *Cratyle*, qui en est une illustration magistrale, occupe une place si essentielle dans l'économie du dialogue.

Une illustration magistrale, en effet, au sens où, à mesure que Socrate progresse dans son exploration étymologique, la méthode se développe manifestement en se complexifiant toujours un peu. Mais c'est avec *καλόν*, dont Socrate dit qu'il ressemble à une sorte d'*éponymie*, une sorte de « surnom », du nom de la « pensée »¹⁹, que la méthode étymologique nous entraîne dans un véritable tourbillon, jusqu'à faire montre d'une parfaite circularité. Belle (*τὸ καλόν*) est la pensée, parce que c'est la pensée qui donne aux choses leurs appellations (*τὸ καλοῦν*). Cependant, puisque ici le rapport initialement établi n'est pas entre les mots *καλόν*, « beau », et *καλεῖν*, « appeler », mais entre *καλόν*, « beau », et *διανοία*, « pensée », on a l'impression que le travail de la matière phonique peut n'intervenir qu'au second degré et de façon assez arbitraire ou plus précisément intervenir sans s'appuyer directement sur un réseau phonico-sémantique direct. Plutôt que de crier ici, comme certains le font, au fantasme délibéré, on pourrait se demander si cela même n'est pas précisément porteur de signification. Peut-être faut-il comprendre qu'il n'est pas question, pour Platon, de se contenter de jeux phoniques trop évidents, de jeux creux et par trop grossiers qui ne correspondent qu'aux artifices faciles des poètes et aux techniques sophistiques de penseurs qui ont désappris à penser.²⁰

¹⁸ C. Dalimier parle d'un « décodage », comme « prélude à l'encodage » que réalisent tous ces usagers et professionnels de la langue que sont les poètes, les orateurs ou les sophistes. C'est ainsi qu'elle définit la *τέχνη γραμματική* dont parle Cratyle en 431e10, et tout en indiquant quelle ampleur et quelle complexité celle-ci pouvait avoir à l'époque de Platon, depuis la base du système éducatif jusqu'aux herméneutiques étymologiques des lettrés. Cf. Dalimier 1998, p. 33-38.

¹⁹ Cf. Platon, *Cratyle*, 416b11 : Τῆς διανοίας τις ἔοικεν ἐπωνυμία εἶναι τοῦτο τὸ ὄνομα. Je reviendrai plus bas sur la question que pose l'*ἐπωνυμία* à l'intérieur du *Cratyle*.

²⁰ Ce qui signifierait que pour communiquer une parole philosophiquement efficace, le travail de la matière phonique, dans les dialogues platoniciens ou du moins dans celui qui nous occupe, doit nécessairement rester en sous-jacence. Mais que ce travail soit interne et indirect n'implique nullement, à mon sens, qu'il soit en « lutte contre les tendances illogiques du langage ». Cf. Goldschmidt 1981, p. 5. Selon ce dernier, poètes et sophistes, au contraire du philosophe, ne faisant jamais qu'adapter le langage à la « pensée affective », c'est-à-dire irrationnelle, finissent toujours par se laisser emporter par lui. Plus grave encore, les sophistes, « qui ont érigé les procédés oratoires [essentiellement étymologiques et phoniques] en loi absolue de la pensée, n'ont pu échapper (í) au

Si l'on se souvient, en effet, de l'affirmation liminaire de Socrate, par proverbe interposé²¹, selon laquelle les noms ont tout particulièrement droit au titre de belles choses, on s'aperçoit que l'explication du mot *καλόν* effectue un retour annulaire sur ce premier énoncé comme pour lui en fournir une démonstration phonique de façon rétrograde puisque il faut comprendre que si ce par quoi les choses sont *appelées*, c'est-à-dire si *ὄνομα*, est nécessairement beau, c'est parce qu'il existe un rapport entre *καλόν* et *καλεῖν*. Mais cela ne suffit pas. Il faut encore constater qu'en procédant de la sorte, Platon adjoint à l'énoncé proverbial du début un nouvel élément, la « pensée », comme pour le compléter et l'enrichir par la suggestion d'un autre rapport, plus sous-terrain peut-être celui-là, entre *ὄνομα* et *διανοία*. Autrement dit, tout se passe comme si c'était finalement ce rapport caché, constitué par l'harmonie sonore de la nasale et des voyelles de ces deux mots, qui permettait d'assurer la vérité du rapport, que nous avons commencé par voir, entre *καλόν* et *διανοία*. On a donc l'impression que Platon construit la toile de son langage cratyléen par des correspondances plus ou moins directes, tendues plus ou moins directement à l'attention de son destinataire, et que, pour ce faire, il se réapproprie la matière phonique des mots pour la faire *sonner*, non pas à la façon superficielle et commune des sophistes, rhéteurs et autres démagogues, mais d'une façon sous-jacente et particulière qui a peut-être à voir avec « la plus grande des musiques »²².

danger de la langue qui se dresse et se révolte contre l'esprit ». Par l'accumulation des « artifices de style », ils ne parviennent à rien à autre qu'à détourner les auditeurs du contenu du discours qu'ils entendent. Cf. Goldschmidt 1981, « Introduction historique », p. 5-14, et en particulier, p. 13 pour la citation. Que Platon condamne les méthodes des poètes et des sophistes ne fait évidemment aucun doute. Mais le *Cratyle* semble bien nous enseigner qu'il est loin de les rejeter absolument, jusques et y compris dans leur irrationalité même.

²¹ Cf. Platon, *Cratyle*, 384a8-b1 : *παλαιὰ παροιμία ὅτι χαλεπὰ τὰ καλά ἐστὶν ὅπη ἔχει μαθεῖν · καὶ δὴ καὶ τὸ περὶ τῶν ὀνομάτων οὐ μικρὸν τυγχάνει ὄν μάθημα*, « un vieux proverbe dit que les belles choses sont difficiles quand il s'agit d'en connaître le ressort ; et il se trouve, en particulier, que l'étude des noms n'est pas une mince affaire ».

²² Je fais évidemment référence, ici, à la formule du *Phédon*, par laquelle Socrate déclare que la philosophie est la plus grande des musiques, *φιλοσοφίας μὲν οὔσης μεγίστης μουσικῆς* (61a3). Précisons que si Socrate, à la veille de boire la ciguë, craint d'avoir pu mésinterpréter le songe que n'a cessé de lui envoyer Apollon, et se met à composer des fables ésopiques, cela ne veut pas dire qu'il en vient à douter de la philosophie. Ce qu'il compose, en effet, ce sont des fables de son cru, qui n'ont d'ésopique que la manière, puisque de celle qu'il prononce effectivement, en 60c1-2, au sujet de la simultanité des contraires, il nous indique qu'elle « est de celles qu'Esopé aurait pu composer s'il y avait pensé ». Ce qui signifie que d'une part, celle-ci justement n'en est pas vraiment une, et que d'autre part, la philosophie, pour être efficace, doit savoir aussi s'approprier les musiques

Toute la partie étymologique du *Cratyle*, qui constitue une authentique performance linguistique²³, sert vraisemblablement à mettre en évidence que les noms recèlent en eux un principe inné de variation, et qu'il n'y a pas d'autre solution que de s'employer, comme le fait Socrate par des correspondances indirectes qui ne manquent pas de virtuosité, à les accorder ensemble progressivement, en vue d'un même effet. Lequel effet, me semble-t-il, ó au-delà de la seule appropriation des noms nécessaire à leur emploi²⁴ ó ne correspond à rien autre qu'à permettre l'auto-ajustement *naturel* des noms par eux-mêmes, tout en nous donnant, en même temps, les clés de compréhension du langage platonicien en général, un langage qui ne procure un enseignement que parce qu'il est toujours *en train* de se faire en commun, autrement dit, parce qu'il est fondamentalement *en acte* parmi ceux auxquels il s'adresse.

Mais un tel *ré-encodage* des noms ne suffit pas à soi seul. Si le dépliage étymologique des mots peut porter à rire, et arbore d'ailleurs la légèreté, c'est peut-être parce que, sous ses airs d'improvisation poétique, il reste encore trop explicite. Le philosophe n'est pas poète. Ou plutôt l'est-il au sens originel du terme. Le fonctionnement du λόγος philosophique doit procéder par touches de correspondance successives, où les échos phonico-syllabiques sont indéniablement essentiels mais, la plupart du temps, non-directement perceptibles. Si l'exploration de la matière syllabique du mot est manifestement une conséquence pratique, une application pragmatique de la philosophie, c'est peut-être bien parce qu'elle en est le principe fondateur et sa condition même d'existence. Ainsi, la séquence étymologique du

« communes » (δημῶδης) pour les transformer, en sous-main, en une musique de nature supérieure (μεγίστη).

²³ Pour une explicitation éclairante de la méthode platonicienne et un relevé utile de détails marquants qui témoignent de l'acuité des connaissances platoniciennes en matière linguistique, voir Dalimier 1998, p. 40-47, en particulier, p. 42-43 et n. 5, p. 45-46.

²⁴ On pourrait, en effet, remarquer qu'au sein du dialogue, ce n'est qu'arrivé au terme de l'explication des noms des dieux que Socrate se permet, pour la première fois en 407d6, de jurer par les dieux, πρὸς θεῶν, tout comme il ne s'exclame par le nom de Zeus, ναὶ μὰ Δία, qu'à partir de 400d6, bien après en avoir déjà examiné le double paradigme, contrairement à Hermogène qui, comparativement, emploie cette expression sans prendre de précautions étymologiques dès 393b5. Que cela soit ou non un simple hasard, il n'en demeure pas moins qu'entre le début et la fin de la séquence étymologique, les explications de Socrate vont en se complexifiant, comme si son langage s'auto-nourrissait, en quelque sorte de son décodage. Ce que d'ailleurs ne sont pas pour démentir ni l'échange plaisant, en 410e2-5, entre Socrate et Hermogène au sujet des progrès accomplis, ni l'allusion à la peau de lion que Socrate prétend avoir revêtue en 411a7, qui le fait paraître tout autant l'âne des fables ésoques qu'un Héraklès toujours un peu plus fort de ses travaux. Pour l'interprétation héroïque de cette image, voir en particulier C. Dalimier (1998, p. 19 et n. 265, p. 249).

Cratyle, en tant que processus essentiel d'autonomisation et d'auto-ajustement des noms, n'est-elle finalement qu'une illustration préalable nécessaire à l'auto-institution d'un langage bien particulier²⁵.

2. L'auto-institution d'un langage pour un « logos-texture world »²⁶

Le statut du nom

Se concentrer sur le nom ὄνομα, qui fait l'objet de la dernière explication étymologique, permet de comprendre la tournure que prend le dialogue après la longue performance socratique et jusques avant la première intervention de Cratyle. En 421a10-b1, par l'intermédiaire de l'adjectif verbal ὀνομαστόν, le nom du « nom », ὄνομα, est défini comme « l'être qui est l'objet d'enquête », ὃν οὐ μᾶλλον ἐστίν. Cette explication, qui vient clore toute la séquence des étymologies et qui se situe à peu près au centre même du dialogue, ne doit probablement pas être prise à la légère. La signification profonde qui se révèle présente dans la matière phonique d'ὄνομα n'est pas seulement une justification de la rectitude parfaite d'un dialogue, qui s'est donné pour objet d'enquête ce qui précisément « est l'objet d'enquête » par excellence. Elle est surtout fondamentale, dans l'économie du *Cratyle*, pour ce qu'elle nous indique implicitement du rapport qui existe entre les choses qui sont et

²⁵ Les étymologies du *Cratyle* sont fondamentales en ce qu'elles nous révèlent du travail que Platon opère sur le langage pour l'adapter le plus parfaitement possible à sa propre pensée, et instaurer ainsi un langage propre, sous le langage commun. En ce sens, non seulement elles ne sont pas aussi « parodiques » qu'on pourrait le croire, mais encore, ne sauraient-elles servir à reconstruire une idée communément partagée par tous les usagers de la langue à cette époque. C'est ce que semble penser A. Pinchard, notamment, à propos du passage sur le nom de Perséphone (403e-404b). Cf. Pinchard 2009, p. 491, ainsi que la n. 111. Selon une perspective toute différente, il me semble qu'elles sont également loin d'être réductibles à un simple « agonistic display » (cf. Barney 2001, p. 60).

²⁶ Dans son premier essai supplémentaire, qui suit la nouvelle édition de *The Route of Parmenides*, A. P. D. Mourelatos rapproche la pensée d'Héraclite et celle de Parménide en soulignant l'importance du « logos héraclitéen » chez l'une comme chez l'autre. Le monde, pour Héraclite et pour Parménide, n'est pas le monde des choses (« thinghood ») soumis à des forces concordantes ou discordantes, selon une conception plus traditionnelle qu'il désigne par le concept de « Naïve Metaphysics of Things », c'est le monde que l'on construit par le langage : « a conceptual or logos-textured world (ί) articulated in logical space » (Mourelatos 2008, p. 328). Mon propos se gardant d'entrer dans toute considération conceptuelle ou métaphysique, on comprendra que j'ai volontairement tronqué la citation.

les noms, venant en cela préciser ce qui est latent depuis qu'a été franchi le seuil des noms divins²⁷.

Si l'on y prend garde, ce que cette signification laisse entendre, en effet, c'est que la question de l'être ou que celui-ci implique ou non la notion d'« Idée » ou demeure en fin de compte tout à fait indifférente puisque dès l'instant qu'on s'enquiert de lui, c'est-à-dire aussitôt qu'il devient un objet d'enquête, il ne peut plus être autre chose qu'un nom. Autrement dit, il peut toujours être nécessaire de rêver la réalité en soi, au bout de la chaîne de la connaissance, ce n'est finalement pas elle qui compte puisqu'on ne saurait la penser sans immédiatement, non pas la transformer, mais la « performer », la *sonoriser* en nom²⁸. Les conséquences de cette dernière explication apparemment anodine de Socrate sont tout sauf indifférentes. Platon ne nous offre peut-être rien moins que la clé de sa conception du langage, celle en tout cas qui sous-tend l'ensemble du *Cratyle*.

Il convient, avant de poursuivre, de prévenir immédiatement toute interprétation saussurienne anachronique qu'on pourrait être tenté de faire. Ce que le dépliage du mot ὄνομα, à la façon d'un indice, nous laisse à comprendre, n'est en aucun cas que le « nom » (τὸ ὄνομα) et l'« être » (τὸ ὄν) sont les deux faces inséparables d'une même entité. ὄνομα n'est pas l'équivalent du « signifiant », et ὄν n'est pas celui du « signifié ». Ce serait créditer Platon de distinctions qui n'ont jamais été formulées de la sorte, avec autant de précision, dans toute l'Antiquité. Cela ne signifie pas non plus simplement que le nom constitue l'image (εἰκὼν) de

²⁷ L'origine des noms des dieux, n'étant pas censée dépendre de nécessités poétiques programmatiques (contrairement aux noms des héros épiques), elle favorise leur décrochement par rapport à la réalité qu'ils ont l'habitude de désigner, et laisse donc le philosophe naturellement plus libre d'une interprétation intra-linguistique. « S'agissant des noms divins, c'est la transparence étymologique qui est l'exception et l'intelligibilité la règle ». Cf. Dixsaut 1990, p. 63. Pour une analyse du passage sur les noms des dieux en regard du papyrus de Derveni, et en termes de synthèse des doctrines héraclitéennes et parménidiennes, voir Anceschi 2007.

²⁸ Telle que Platon nous l'expose dans la *Lettre VII*, en 342a7-b3, la chaîne des étapes nécessaires à l'acquisition de la connaissance de chacun des êtres, part en premier lieu des noms pour aboutir, cinquièmement, à « la connaissance de ce qui est vraiment ». Mais nulle part ne nous est dit que cette chaîne implique « la nécessité pour le philosophe de dépasser l'étude des noms » (Goldschmidt 1981, p. 1495). Bien au contraire, puisque, s'il est vrai, comme le philosophe y insiste en 344b4-8, que « la lumière de la sagesse et de l'intelligence » ne peut se répandre que dans le partage bienveillant de questions et de réponses, cela suppose que la dernière étape rejoigne en quelque sorte la première, en ce que sa réalisation dépend directement de la *sonorisation* des mots et de la construction de leur συμπλοκή *sonore* entre un locuteur et un interlocuteur avisés. Ce qui suit immédiatement soulignant, en effet, la nécessité absolue de l'oralité et la futilité radicale des caractères écrits.

l'être, même s'il ne m'échappe pas que c'est bien ainsi que Socrate le définit par la suite²⁹. Si le philosophe ne le formule pas explicitement dans le *Cratyle*, il me semble que ce dernier, tout entier consacré à la φύσις qui caractérise les noms, prouve que Platon avait conscience que, justement de par leur « nature », les noms, si tant est qu'ils sont des images, ne peuvent l'être que d'une façon unique qui leur appartient en propre³⁰. Il n'est donc peut-être pas illégitime de formuler l'hypothèse que nom et être sont les deux réalisations, exclusives l'une de l'autre, d'une *seule et même* entité. Pour le dire en termes patristiques, c'est un peu comme si le nom était l'« économie » de cette entité et l'être, la « théologie »³¹. Quoi qu'on accepte d'en penser, à considérer cette explication étymologique δῶνομα, il devient particulièrement difficile de mettre en doute la gravité que présente la question des noms, pour Platon, et l'importance de tout premier ordre que doit avoir le *Cratyle* dans sa philosophie.

En effet, si la signification sous-jacente que contient le mot ὄνομα semble nous signaler que le dialogue nentend faire que peu de cas de la question de l'être, Platon ne fait pas davantage allusion à ce que j'ai désigné par « entité », et ne nous apprend même rien de son existence, ou de sa non-existence. L'impression demeure donc que seul compte le

²⁹ La première occurrence du mot εἰκόν, en rapport avec la nature du nom, apparaît en 430c3, mais c'est surtout à partir de 432a7 qu'il en est question, quand l'échange entre Socrate et Cratyle se déplace sur le problème d'une *mimesis* parfaite. Socrate y revient encore, à la fin du dialogue, en 439a1-4, dans un sursaut, comme pour nous remettre vivement ce fait en mémoire : Ἔχε δὴ πρὸς Διὸς · τὰ δὲ ὀνόματα οὐ πολλάκις μέντοι ὁμολογήσαμεν τὰ καλῶς κείμενα εἰκότα εἶναι ἐκείνοις ὧν ὀνόματα κεῖται, καὶ εἶναι εἰκόνας τῶν πραγμάτων;, « Mais attends, par Zeus ! Les noms, n'avons-nous pas reconnu à plusieurs reprises que, quand ils sont bien établis, ils ressemblent aux objets qu'ils désignent et sont les images des choses ? ». Je reviendrai plus loin sur ce passage qui mérite, à mon avis, toute notre attention.

³⁰ C'est ce que souligne, notamment, A. Soulez 1991, p. 109. Il n'est pas temps encore de développer un point sur lequel je reviendrai un peu plus loin. L'auteur, qui entend nuancer ici les propos de V. Goldschmidt sur la critique de la *mimesis*, souligne à juste titre que la condamnation de celle-ci dans le *Cratyle*, à la différence de celle qui en faite dans le *Parménide*, repose sur le « paradoxe » auquel on se heurte « quand on fait des noms des choses ».

³¹ Comme on sait, dans la terminologie patristique, la « théologie » s'oppose à l'« économie » en tant qu'elle s'intéresse à la dimension divine du Christ, quand l'« économie » considère sa dimension humaine. Le prologue de l'*Histoire Ecclésiastique* d'Eusèbe de Césarée, notamment, s'achève sur ces mots : Καὶ ἄρξεται γέ μοι ὁ λόγος, ὡς ἔφην, ἀπὸ τῆς κατὰ τὸν Χριστὸν ἐπινοουμένης ὑψηλοτέρας καὶ κρείττονος ἢ κατὰ ἄνθρωπον οἰκονομίας τε καὶ θεολογίας, « Et, comme je l'ai dit, mon exposé commencera par l'économie et la théologie du Christ, lesquelles dépassent en puissance et en force la raison humaine » (1, 1, 7, 1-8,1). Pour de plus amples précisions, voir Bardy 2001, p. 5.

« nom »³². Or précisément, le fait que Socrate ait besoin de recourir à l'adjectif verbal ὀνομαστόν est peut-être un indice supplémentaire pour nous en persuader. Un adjectif verbal, en effet, est originellement une forme à degré réduit de la racine verbale³³ à laquelle s'ajoute le suffixe *-to- qui exprime « l'accomplissement du procès verbal ». Mais, tandis que ce suffixe est par conséquent, à l'origine, une marque incontestable de la voix passive, l'adjectif verbal, par sa nature nominale, a rapidement pris, en grec, la caractéristique d'être indifférent à la diathèse³⁴. Ainsi, bien qu'exprimant naturellement un état passif, il a pris très tôt une valeur de possibilité (« qui peut ») et même une valeur active³⁵. Ce qui signifie que tout adjectif verbal reste toujours plus ou moins animé d'un jeu de tension latent entre la réalisation passive et la réalisation active du procès verbal dont il est issu. Le sens d'ὀνομαστόν est donc implicitement tendu entre « nommer » (ὀνομάζειν) et « être nommé » (ὀνομάζεσθαι). Ainsi faut-il comprendre que, si ὄνομα est « l'être qui fait l'objet d'enquête », c'est-à-dire s'il est la seule chose qui importe en tant que réalisation linguistique de l'être,

³² Ce qui n'est absolument pas en contradiction, bien au contraire, avec la condamnation par Platon du « culte » que les savants et lettrés de ses contemporains pouvaient vouer aux noms. À propos de ce « culte », qui plonge ses racines dans les réflexions des sages dits « présocratiques » et des sophistes, voir entre autres Dalimier 1998, p. 27-32, Ildefonse 1997, p. 54, Williams 1994, Goldschmidt 1981, p. 7-14 et p. 195 et 198, pour la nature de l'opposition platonicienne. Que le nom soit la seule chose qui compte est un constat suffisamment grave pour imposer au philosophe la nécessité non seulement d'une appropriation distanciée, mais encore, dans le même temps, d'une vigilance de chaque instant, puisque le risque demeure toujours tapis que les noms ne nous induisent en erreur. Ceci est la dernière raison que souligne à bon droit V. Goldschmidt (1981, p. 205) pour achever de démontrer que Platon n'a pas cherché à créer de « terminologie ». Construire un langage technique ou un langage idéal d'un autre type ne saurait, en effet, avoir de sens dans la philosophie platonicienne puisque cela, précisément, constitue toujours plus ou moins une manière de culte des mots et ne conduit finalement jamais, une fois précipité par eux dans la mauvaise direction, qu'à se laisser définitivement enfermer dans le langage. Mais ne conclure, pour autant, qu'à un mélange intime et raisonné de « langage affectif » et de « langage logique », pour ne pas risquer de restreindre l'infinie complexité d'une « attitude philosophique » qui, certes, nous dépasse, ne me semble pas satisfaisant. Cf. Goldschmidt 1981, p. 205-206. Ce que le *Cratyle*, en train de se faire, semble en effet nous montrer c'est que la seule solution, pour Platon, ne pouvait être que d'appriivoiser le langage par en-deçà, c'est-à-dire sans jamais cesser d'accompagner son mouvement naturel et le rythme sous-jacent de sa matière phonique.

³³ À propos de la formation des adjectifs en -το, voir Risch 1974, p. 19-21.

³⁴ Contrairement au verbe dont il est issu, l'adjectif verbal n'a pas pour fonction de positionner le sujet par rapport au procès verbal. Il est indifférent à ce qu'on appelle couramment la « voix » et « qui est la diathèse fondamentale du sujet dans le verbe ». Cf. Benveniste 1966a, p. 169-170.

³⁵ Cf. Chantraine 1961, p. 283-284, § 336-337. À titre d'exemple et pour la régularité de leur valeur active, sont cités ἄμβροτος, « qui ne meurt pas », et ἄγνωστος, aussi bien « ignoré » qu'« ignorant ».

c'est parce qu'il est aussi ὀνομαστόν, autrement dit parce qu'il nomme tout autant qu'il est nommé. Or cela, c'est précisément ce que Socrate déclarait en 387d4-5, en une formule qui pouvait paraître contradictoire au premier abord, mais qui s'éclaire peut-être mieux à présent : Οὐκοῦν καὶ ὀνομαστέον [ἐστὶν] ἢ πέφυκε τὰ πράγματα ὀνομάζειν τε καὶ ὀνομάζεσθαι, « il faut donc nommer de la façon qu'il est naturel, aussi bien de nommer les choses, que d'être nommé ».

Il ne saurait s'agir en aucun cas de nier la réalité des choses. Quelles soient appelées ὄντα ou πράγματα, leur existence, manifestement, ne fait absolument aucun doute dans le *Cratyle*. Cependant, ce qui ressort de l'analyse δ'ὄνομα c'est que les noms ne semblent jamais avoir qu'un commerce indirect avec elles, et qu'à étudier ceux-ci dans leur fonctionnement même, les uns avec les autres, c'est-à-dire en les « performant », en les actualisant, comme vient de le faire magistralement Socrate, il nous est bien obligé de reconnaître qu'ils forment entre eux un système clos, et partant, qu'entre eux et le monde, s'insère une sorte de « logos-texture world ». Il va sans dire que savoir si les Idées se situent dans ce monde intermédiaire fait de mots, dans celui de la réalité concrète, ou dans un autre que l'âme a pu connaître, dépasse de très loin mon propos. Toujours est-il que l'enquête, dès lors, ne pourra s'arrêter qu'une fois parvenue aux rouages élémentaires de la matière phonique, « noms primitifs » (πρῶτα ὀνόματα) ou « éléments » (στοιχεῖα), sur lesquels doivent nécessairement reposer les rapports « naturels » que les mots semblent entretenir les uns avec les autres. C'est à quoi Socrate nous enjoint d'ailleurs très clairement : « Quand donc, celui qui est en train de se laisser ainsi entraîner, pourrait-il cesser de renoncer ? N'est ce pas quand il en sera arrivé à ces noms qui sont, pour ainsi dire, les éléments de tout le reste, des discours et des noms ? »³⁶.

L'appropriation des στοιχεῖα

« Se laisser entraîner », ἀπαγορεύειν. C'est en effet ce qu'il semble falloir accepter si l'on entend pénétrer les mailles de cet univers métamorphique qu'est le langage. Mais pas

³⁶ Cf. Platon, *Cratyle*, 422a1-3 : Πότε οὖν ἀπειπὼν ὁ ἀπαγορεύων δικαίως παύοιτο ἄν; ἄρ' οὐκ ἐπειδὴν ἐπ' ἐκείνοις γένηται τοῖς ὀνόμασιν, ἃ ὡσπερὲν στοιχεῖα τῶν ἄλλων ἐστὶ καὶ λόγων καὶ ὀνομάτων;

dans n'importe quelle direction, et c'est sans doute la raison pour laquelle cette boutade, dite en passant, est immédiatement suivie, en 414c4, précisément de la première occurrence dans le dialogue des « noms primitifs », τὰ πρῶτα ὀνόματα. De ceux-ci, il nous est d'emblée révélé une chose fondamentale, c'est que « ces noms, établis les premiers, sont désormais ensevelis par ceux qui veulent les faire *sur-jouer* (τραγωδεῖν) »³⁷, des gens qui, par leur pratique linguistique démesurée, ont en rendu la compréhension première inaccessible, et contre lesquels le « sage garde des noms » ὁ σοφὸς ἐπιστάτης dont on se rappelle qu'il n'est autre que Ἰάνηρ διαλεκτικός ὁ doit impérativement veiller³⁸.

Ces noms sont donc comme les vestiges d'une civilisation engloutie dont on ignore tout de la forme qu'ils possédaient à l'origine. D'ailleurs Socrate, ne précisant à aucun moment, dans le dialogue, ce qu'il entend exactement par cette formulation, πρῶτα ὀνόματα, semble abandonner à notre embarras la question de savoir s'il s'agit des στοιχεῖα dont il nous parle pour la première fois en 393d7-9 et qui désignent alors très clairement les lettres de l'alphabet³⁹, ou bien si cette expression renvoie à d'autres types de noms d'une forme tout à fait inconnue⁴⁰. C'est vers cette seconde hypothèse que Platon semble d'abord nous orienter puisqu'on apprend plus loin, en 422d1-6, alors que la séquence étymologique est arrivée à son terme, que « si tant est qu'ils sont des noms » (εἶπερ ὀνόματα ἔσται), ceux-ci doivent

³⁷ Cf. Platon, *Cratyle*, 414c4-5 : οὐκ οἶσθ' ὅτι τὰ πρῶτα ὀνόματα τεθέντα κατακέχωσται ἤδη ὑπὸ τῶν βουλομένων τραγωδεῖν αὐτά

³⁸ Cf. Platon, *Cratyle*, 414e2-3 : ἀλλὰ τὸ μέτριον οἶμαι δεῖ φυλάττειν καὶ τὸ εἰκὸς σὲ τὸν σοφὸν ἐπιστάτην, « c'est à la mesure, je crois, et à la vraisemblance, qu'on garde sage, tu dois veiller ».

³⁹ Cf. Platon, *Cratyle* 393d7-9 : ἀλλ' ὡσπερ τῶν στοιχείων οἶσθα ὅτι ὀνόματα λέγομεν ἀλλ' οὐκ αὐτὰ τὰ στοιχεῖα, πλὴν τεττάρων, τοῦ Ε καὶ τοῦ Υ καὶ τοῦ Ο καὶ τοῦ Ω, « c'est comme pour les éléments, tu sais que nous les désignons par des noms et non par les éléments eux-mêmes, à l'exception de quatre, l'E, l'Y, l'O et l'Ω ».

⁴⁰ Ou peut-être encore à un aspect moins concret, si l'on peut dire, du nom. Selon A. A. Long, notamment, la « théorie des noms naturels », c'est-à-dire le fait que, dans le *Cratyle*, l'adéquation naturelle des noms doit provenir des noms primitifs, indépendamment de la combinaison toujours variable des lettres et des syllabes, signifierait que par le terme « nom », et donc à plus forte raison par l'expression « noms premiers », Platon entend désigner « ces signifiés qui transcendent leur expression dans telle ou telle langue » et que « les Stoïciens appelleront *lekta* ». Cf. Long 1996, p. 559. Pour le terme λεκτά, inventé par Chrysippe, voir notamment Ildefonse 2000, p. 14-18. A. A. Long considère, en effet, que nombre d'éléments dans la théorie stoïcienne du langage peuvent être interprétés comme une « revisionary reading » du *Cratyle*. Cf. Long 2005, notamment p. 37.

nécessairement être semblables aux noms qui viennent d'être étudiés, dont « une certaine justesse voulait » (ἡ ὀρθότης [τοιαύτη] τις ἐβούλετο) qu'ils « révélassent la nature de chacun des êtres ». Or, la limitation particulière qui est celle du λόγος, se fait, nous dit-on en 423e8, au moyen des « lettres », γράμματα, et des « syllabes », συλλαβαί. L'art de les assortir, art qui ressortit de ὀνομαστικός, l'« expert en noms » (424a6), ne consiste pas seulement à les distinguer, mais une fois distingués, à les associer, comme font les peintres avec les couleurs. Et il ne s'agit pas seulement de former des syllabes, puis des noms, puis des expressions, mais encore, au-delà, « un grand et bel ensemble ». Ou plutôt, très exactement, comme Platon le fait dire à Socrate, en 425a2-3 : μέγα ἤδη τι καὶ καλὸν καὶ ὅλον συστήσομεν, « nous susciterons, immédiatement, quelque chose de grand, de beau et de complet », « c'est-à-dire (ἐνταῦθα) un λόγος ».

Il n'est peut-être pas inutile de souligner, dans cette formule, l'emploi de deux termes en particulier, d'une part, celui de l'adverbe ἤδη, dont l'éventail des valeurs sémantiques à pour centre le sens originel « déjà, maintenant », un sens qui renvoie à la notion de présent absolu, c'est-à-dire à un présent achronique, purement linguistique⁴¹, où le « déjà » et le « désormais » peuvent parfois se rejoindre dans leur simultanéité⁴², et d'autre part, celui du verbe συνίστημι, dont le préverbe n'est probablement pas anodin dans le contexte de ce

⁴¹ Pour la notion de « temps chronique », voir Benveniste 1966h, p. 70-76. Ce que j'appelle *présent linguistique* est achronique en ce qu'étant instauré par l'énonciation, il est « proprement la source du temps ». Cf. Benveniste 1966g, p. 83.

⁴² Il suffit d'ouvrir un de nos dictionnaires de grec pour constater que l'adverbe ἤδη peut servir à exprimer, dans certains cas, la notion d'« immédiateté », bien qu'il tienne sa valeur ancienne « clairement affirmative » de la juxtaposition des particules ἤ et δή dont il est issu. Cf. DELG, s. v. ἤδη, p. 389. Si ce premier sens subsiste encore parfois dans l'Iliade (voir notamment les exemples de dissociation dans Denniston 1954, p. 285), la formule connue, νύξ δ' ἤδη τελέθει (Il. 7, 282 = 7, 293), où il est employé avec le verbe τελέθει, synonyme homérique du verbe εἶναι, n'est peut-être pas indifférente pour comprendre la complexité fondamentale de la valeur sémantique globale d'ἤδη. L'expression ici citée, qu'on peut aussi bien comprendre comme « la nuit est déjà là », ou « voici la nuit qui apparaît », ou encore « la nuit est désormais installée », permet généralement de mettre en évidence l'association simultanée des valeurs d'« accomplissement », d'« apparition » et de simple « présence » (« être là »), dans un verbe à la fois synonyme et quasiment homonyme de τέλομαι, forme crétoise de πέλομαι, eux aussi synonymes du verbes *être*. Mais ce qu'il faut surtout en retenir, c'est qu'un rapport sémantique étroit doit probablement unir ce verbe et cet adverbe. Or, cela n'échappait sans doute pas à un philosophe qui semble particulièrement au fait non seulement de l'histoire de sa langue, mais également de ses emplois épiques.

passage⁴³. À cela s'ajoute, non moins anodin, le lapsus que Socrate corrige immédiatement: *μᾶλλον δὲ οὐχ ἡμεῖς, ἀλλὰ λέγων ἐξηνέχθην*, « ou plutôt ce n'est pas nous [qui susciterons], je me suis laissé emporté par mon discours ». Cela, c'est en effet l'œuvre des anciens. Le philosophe, lui, doit remonter aux « noms primitifs » pour en vérifier la justesse.

Tout lapsus, comme on sait, étant censé être révélateur, celui-ci ne peut manquer de l'être, et en tout premier lieu, vraisemblablement, d'une intention d'auteur. À travers lui, en effet, tout se passe comme si Platon nous signalait ce que précisément il est en train de réaliser à l'intérieur du *Cratyle*, s'appropriant ce qu'il pose comme étant l'encodage originel des noms. L'ensemble de son œuvre philosophique démontre à soi seul l'urgence de la tâche *poiétique*, qu'il s'est toujours fixée. C'est bien « un grand et bel ensemble » que lui aussi entend créer, mais en matière de langage, cela n'est possible qu'en « établissant avec » (*συστήσομεν*)⁴⁴, en accompagnant « dès maintenant » (*ἤδη*) ó c'est-à-dire dès le moment qu'on le prend en charge dans le présent d'un énoncé ó, l'« ensemble » qui est « déjà » constitué de toute éternité (*ἤδη*). De sorte que s'il s'agit, pour le philosophe *διαλεκτικός*, de remonter à la source des noms primitifs, c'est fondamentalement pour réaliser, parallèlement à l'encodage premier, un ré-encodage sous-jacent non seulement des noms mais encore du langage tout entier, comme si c'était pour lui la seule façon d'atteindre leur justesse naturelle, cette « certaine justesse », *ὀρθότητά τινα*, dont il est question depuis le début du dialogue. C'est en cela que le « cratylisme » de Platon ne correspond finalement qu'à un *τίθεναι φύσει*, c'est-à-dire à la ré-restauration des noms à partir du fonctionnement qui leur est inhérent, depuis qu'ils existent pour et par les hommes.

S'il en est ainsi, on comprend mieux alors d'une part, le halot d'imprécision qui s'attache autour des noms premiers, leur rôle se réduisant peut-être à ne poser qu'un point d'origine suffisamment stable pour y fonder le tissage de ce que j'appellerai une *συμπλοκή*

⁴³ « En composition, pour marquer l'accompagnement, l'union, *συν-* est très bien attesté ». Cf. *DELG*, s. v. *ξύν*, p. 739.

⁴⁴ Bien que ceci n'ait strictement rien à voir ici, si ce n'est par son aspect *poiétique*, et risquerait même peut-être de fausser la compréhension de l'emploi platonicien du verbe *συνίστημι* en cet endroit du dialogue, on pourrait remarquer que la *mimesis* aristotélicienne se définit précisément comme une *σύστασις τῶν πραγμάτων*, une « composition d'événements ». Cf. Aristote, *Poétique*, en particulier, 1450a15 pour la première occurrence. La différence avec Platon réside vraisemblablement dans le fait qu'Aristote dissocie cette action de toute performance. Cf. Papadopoulou 2006, p. 16.

sous-jacente, et d'autre part l'absence de nom précis et communément partagé pour désigner un processus linguistique et énonciatif qui se veut inédit, et que Platon semble vouloir préserver tel pour lui conserver toute son efficacité philosophique. Aussi bien, ce qui se dessine de plus en plus sous les mailles du *Cratyle*, n'est autre que l'auto-institution d'un langage particulier dont la force repose manifestement sur l'élaboration d'une *signification sous-jacente*, correspondant précisément à la συμπλοκή phonique implicite que les noms tissent immédiatement entre eux dès qu'on les utilise, ou plus exactement dès qu'on les *sonorise*⁴⁵.

Qu'un tel processus linguistique soit au cœur même du *Cratyle*, la suite immédiate du dialogue, qui en constitue justement l'un de ses deux pivots, ne permet pas d'en douter. Voici, en effet, ce que Socrate déclare en 425b9-c7 :

Ἐάσομεν οὖν, ἢ βούλει οὕτως ὅπως ἂν δυνώμεθα, καὶ ἂν σμικρόν τι αὐτῶν οἰοί τ' ὦμεν κατιδεῖν, ἐπιχειρῶμεν, προειπόντες, ὥσπερ ὀλίγον πρότερον τοῖς θεοῖς, ὅτι οὐδὲν εἰδότες τῆς ἀληθείας τὰ τῶν ἀνθρώπων δόγματα περὶ αὐτῶν εἰκάζομεν, οὕτω δὲ καὶ νῦν αὖ εἰπόντες [ἡμῖν] αὐτοῖς ἴωμεν, ὅτι εἰ μὲν τι χρῆν [ἔδει] αὐτὰ διελέσθαι εἴτε ἄλλον ὄντινοῦν εἴτε ἡμᾶς, οὕτως ἔδει αὐτὰ διαιρεῖσθαι, νῦν δὲ τὸ λεγόμενον κατὰ δύναμιν δεήσει ἡμᾶς περὶ αὐτῶν πραγματεῦσθαι;

Allons-nous renoncer, ou bien veux-tu, autant que nous en serons capables, et si peu que nous soyons à mêmes d'y voir clair, que nous prenions les choses en mains ó tout comme un peu avant nous avons prévenu les dieux que, ne sachant rien de la vérité, nous conjecturons les opinions des hommes au sujet [des noms] ó mais que nous y allions, cette fois, au contraire, en nous disant à nous-mêmes que s'il fallait les distinguer, que ce soit nous ou quiconque d'autre, c'est ainsi qu'il

⁴⁵ Cette hypothèse d'un niveau sous-jacent pourrait paraître s'approcher de la distinction que D. Bostock établit, dans la « théorie » platonicienne, « entre deux niveaux de compréhension du langage », le niveau philosophique qui seul permet d'atteindre la vérité, et le niveau communément partagé. À ceci près que, ne me fiant qu'aux révélations du *Cratyle*, je ne saurais situer ce second niveau que dans la chair même des mots et dans leur fonctionnement intrinsèque, c'est-à-dire tout à fait en dehors du rapport que ceux-ci peuvent entretenir, par ailleurs, avec les Idées et leur « *sumplokè* intelligible » dont parle F. Ildefonse. Cf. Bostock 1994, en particulier, p. 22 et 24.

*faudrait faire, mais qu'en l'état présent, c'est suivant nos forces, comme dit le proverbe, que nous devons nous en occuper ?*⁴⁶

Tout en restant sur un mode hypothétique, et de surcroît sous la forme d'une question posée à Hermogène, ce passage constitue une véritable auto-exhortation méthodologique. Mieux encore, c'est une véritable envolée parénétiq ue que sa forme interrogative, commandée par l'échange dialogique, fait directement partager à l'interlocuteur, ou pour le dire en termes « érotiques », introduit directement en lui de l'extérieur comme un courant. Il suffit, pour s'en persuader, de prêter attention au champ lexical préventif de la « capacité », au verbe de volonté (βούλει) qui commande deux subjonctifs à la 1^{er} P (ἐπιχειρῶμεν et ἴωμεν), à l'expression εἰπόντες [ἡμῖν] αὐτοῖς, au νῦν du locuteur répété deux fois de suite, aux verbes, enfin, signifiant « il faut », dont le dernier emploi est au futur (δεήσει). Or, ce à quoi Socrate s'exhorte, et nous exhorte, n'est autre qu'une appropriation du langage, mais une appropriation du langage en chaîne (εἴτε ἄλλον ὄντιν ἔτε ἡμᾶς), de Socrate à son interlocuteur, de Socrate à Platon, de Platon à ses destinataires, et même encore de Platon jusqu'à nous-mêmes⁴⁷. La nature de cette appropriation, c'est la proposition finale, introduite par le second νῦν, qui nous la révèle, mais que la traduction qu'on en donne habituellement oblitère complètement. Deux termes précis, qui n'ont probablement pas été élus au hasard, δύναμις et πραγματεύομαι, en portent l'essentiel de la signification. En reconsidérant ainsi le rôle de ces derniers et en redonnant au participe substantivé λεγόμενον toute sa valeur verbale, puisqu'il n'a jamais été dit que celui-ci soit systématiquement lexicalisé et figé dans sa fonction d'indicateur de proverbe, on peut donc corriger la fin de la traduction que je viens de proposer, et lui préférer :

(ί) mais qu'en réalité il nous faudra nous occuper [des noms] selon ce qu'ils expriment par le biais de leur δύναμις ?

⁴⁶ Seule la traduction de la dernière proposition n'est pas mienne, mais celle de L. Méridier (1931, p. 114). Pour comparaison, C. Dalimier (1998, p. 157) propose : « pour le moment, nous traiterons le sujet, comme on dit, selon nos capacités ».

⁴⁷ Une appropriation en chaîne qui n'est donc pas sans rappeler la transmission en chaîne de la parole poétique elle-même, d'anneau en anneau, depuis la Muse, véritable pierre d'Héraclée, jusqu'au spectateur-auditeur, maillon ultime de cette vaste chaîne magnétique. Cf. Platon, *Ion* 535e8-536b5.

Si l'on se prenait à appliquer le « cratylisme » de Platon, mais dans une double dimension cette fois, non seulement sémantique mais aussi syntaxique, en ré-encodant la construction du verbe *πραγματεύομαι* en une construction transitive⁴⁸ et en faisant surgir le sens premier du nom *πρᾶγμα* dont il est dérivé⁴⁹, on pourrait même aller jusqu'à comprendre que Platon nous laisse entendre :

(ί) qu'en réalité, en ce qui concerne [les noms], il nous faudra mettre en acte leur signification (ce qui est dit) selon leur δύναμις ?

Reste à savoir ce que signifie ici le nom *δύναμις*. Si ce nom d'action, dérivé majeur du verbe *δύναμαι*, désigne de façon générale la « force », ses possibilités d'emploi, d'une part, nous enseignent que cette signification n'est pas sans rapport avec celle de « valeur » et celle d'« efficacité », et la racine indo-européenne (**duh*₂-/ **dueh*₂-), d'autre part, dont semble être issue la famille, nous révèle que ce sens de « force » a pu également s'associer, bien que le lien sémantique ne soit pas linguistiquement évident, à la notion originelle de « durée »⁵⁰. Ce dont nous parle Platon, c'est donc manifestement d'une « valeur » des noms. Mais si cette « valeur », pour un Grec, pouvait être douée d'une efficace, et d'une certaine forme de continuité, continuité en l'occurrence d'un participant de l'échange dialogique à l'autre, il faut moins la comprendre en termes saussuriens de signification nuancée par les relations qu'un signe entretient avec les autres signes de la langue⁵¹, qu'en termes non seulement phoniques mais aussi purement pragmatiques. Ainsi l'enquête s'est-elle progressivement portée sur la valeur *phonico-pragmatique* des noms, autrement dit, sur l'effet que leur matière phonique produit⁵². On comprend mieux alors que cet effet ne peut être, pour Platon, qu'indirect et non

⁴⁸ On sait, en effet, que *πραγματεύομαι* est intransitif et qu'il régit le plus souvent les prépositions *πρός* et *περί*, et en particulier, dans le domaine du travail de l'intelligence, comme c'est le cas ici, *περί* suivi du génitif.

⁴⁹ Le neutre *πρᾶγμα*, lui-même dérivé du verbe *πράττω*, signifie proprement « action », mais de façon plus concrète que le féminin en *-*tis*, *πράξις*. Cf. *DELG*, s. v. *πράσσω*, p. 901.

⁵⁰ Pour ces remarques, voir *DELG* s. v. *δύναμαι*, p. 288.

⁵¹ Cf. Saussure 1972, en particulier, p. 116 : « La langue est un système de pures valeurs que rien ne détermine en dehors de l'état momentané de ses termes », et p. 259 : « En linguistique, expliquer un mot c'est le ramener à d'autres mots (ί) ».

⁵² L'« effet produit » par le langage, c'est-à-dire sa dimension intrinsèquement *pragmatique*. Ce n'est vraisemblablement pas autre chose que nous signalait, comme par anticipation, la définition en termes

immédiatement perceptible, et que c'est précisément pourquoi, de fait, l'exhortation à laquelle il vient de nous inviter introduit directement l'explication des « noms primitifs »⁵³ ó lesquels semblent manifestement correspondre, cette fois, aux « éléments », ou plus précisément à la sonorité que contiennent les lettres ó, et que, partant, c'est à ces derniers que revient fondamentalement le terme δύναμις. De même qu'il arrive assez souvent qu'une chose incroyable soit pourtant vraie, cette explication des « noms primitifs » a beau être « risible », elle est pourtant capitale.

De ce développement sur la valeur des « éléments »⁵⁴, qui s'étend de 426c1, en commençant par la lettre ρω̃, jusqu'en 427d2, avant que le relais dialogique ne passe de Hermogène à Cratyle, je ne retiendrai, ici, que la conclusion. Si la valeur des éléments est d'une importance capitale, que ces éléments correspondent aux lettres, ou aux sons des lettres, ou aux « noms primitifs », ou encore aux sons des lettres faisant signe vers des « noms primitifs » inconnus, c'est parce qu'ils permettent, étant ce qu'ils sont et tissant entre eux des réseaux variables, que les noms soient des σημεῖα⁵⁵, des indices qu'il ne faut jamais laisser de déchiffrer au cours de chacun de nos échanges verbaux. On comprend peut-être mieux alors pourquoi ajouter ou retrancher une lettre ou une syllabe ne change fondamentalement

d'action, que Socrate donne du langage et du processus de nomination, au tout début du dialogue, en 387c9-10 : Οὐκοῦν καὶ τὸ ὀνομάζειν προᾶξις [τίς] ἐστίν, εἶπερ καὶ τὸ λέγειν προᾶξις τις ἦν περὶ τὰ πράγματα;, « nommer est donc, en sorte, une action, si parler était bien lui-même une action qui se rapporte aux choses ? ».

⁵³ Cf. Platon, *Cratyle* 426b5 : Ἄ μὲν τοίνυν ἐγὼ ἥσθημαι περὶ τῶν πρώτων ὀνομάτων πάνυ μοι δοκεῖ ὑβριστικὰ εἶναι καὶ γελοῖα, « mes impressions personnelles sur les noms primitifs me paraissent au plus haut point téméraires et même risibles ».

⁵⁴ Sur la dimension onomatopéique de la langue grecque, avec laquelle ce passage nœa, à mon sens, rien à voir, et sur le rôle, en particulier, que semble y jouer la représentation du chant des oiseaux, voir Bettini 2008.

⁵⁵ Cf. Platon, *Cratyle* 427c6-8 : καὶ τᾶλλα οὕτω φαίνεται προσβιβάζειν καὶ κατὰ γράμματα καὶ κατὰ συλλαβὰς ἐκάστῳ τῶν ὄντων σημείον τε καὶ ὄνομα ποιῶν ὁ νομοθέτης, « et ainsi pour les autres noms, le nomothète semble les rapprocher de chacun des êtres, et selon les lettres et selon les syllabes, faisant tout à la fois un indice et un nom ». Que les noms puissent être, pour Platon, des σημεῖα, nœest pas pour nous étonner quand on sait que ce terme est un dérivé du plus simple σῆμα, et que précisément dans le poème de Parménide, les mots et les syllabes sont autant de σήματα épars du verbe être, dont la présence est répandue en mille éclats sous-jacents dans l'ensemble des fragments. Pour plus de précisions, à ce propos, voir Année 2011 (à paraître).

rien à l'affaire⁵⁶. Le tissage ne s'en construit pas moins en profondeur, et la circulation de la signification sous-jacente ne s'en trouve pas pour autant entravée. Bien au contraire, puisque les « éléments », apparemment absents ou présents, ne fonctionnent que les uns par rapport aux autres et au sein d'un ensemble déjà constitué, cette latence est la condition même de l'efficacité du langage.

Ainsi, au terme de l'échange avec Hermogène, l'« écho-système » des noms a été examiné dans ses plus profondes entrailles, et les « éléments », minutieusement maintenus dans leur mouvance et leur évanescence individuelles, peuvent désormais servir, ensemble, d'assise infallible au maniement du langage. L'enquête semble donc avoir atteint son acmé et un langage particulier, parallèle et indépendant du langage commun semble s'être auto-institué au sein même de la virtualité du dialogue. Il ne reste plus, avant que de le laisser « se mettre en mouvement »⁵⁷ ó c'est-à-dire laisser s'actualiser la valeur phonico-pragmatique de chacune de ses entités linguistiques réunies dans un λόγος ó qu'à préciser le fonctionnement interne de la συμπλοκή sous-jacente sur laquelle il repose, et qui le rend efficace. C'est à ce moment que Cratyle entre en lice, en commençant par rappeler l'importance du sujet dont il est question⁵⁸.

3. Un langage « propre »

⁵⁶ Cf. Platon, *Cratyle* 393d1-5 : εἰ δὲ ἐν ἑτέροις συλλαβαῖς ἢ ἐν ἑτέροις τὸ αὐτὸ σημαίνει, οὐδὲν πρᾶγμα· οὐδ' εἰ πρόσκειται τι γράμμα ἢ ἀφήρηται, οὐδὲν οὐδὲ τοῦτο, ἕως ἂν ἐγκρατῆς ἢ ἡ οὐσία τοῦ πράγματος δηλουμένη ἐν τῷ ὀνόματι, « il importe peu qu'un même sens s'exprime par telles ou telles syllabes, et il n'est pas plus important qu'une lettre soit ajoutée ou retranchée, pourvu que domine l'essence de la chose indiquée dans le nom ».

⁵⁷ Le « grand et bel ensemble » qu'il s'agit de ré-encoder était, en 425a3-4, comparé à « l'être vivant des compositions graphiques », ὥσπερ ἐκεῖ τὸ ζῶον τῆ γραφικῆ, ἐνταῦθα τὸν λόγον (ί). Or on sait, comme nous le dit Socrate, que pour avoir vu semblables êtres, « figurés en peinture, ou même réellement en vie mais se tenant au repos, il nous vient le désir de les voir se mettre d'eux-mêmes en mouvement ». Cf. Platon, *Timée* 19b6-8 : εἴ τις ζῶα καλά που θεασάμενος, εἴτε ὑπὸ γραφῆς εἰργασμένα εἴτε καὶ ζῶντα ἀληθινῶς ἡσυχίαν δὲ ἄγοντα, εἰς ἐπιθυμίαν ἀφίκοιτο θεάσασθαι κινούμενά τε αὐτὰ (ί).

⁵⁸ Cf. Platon, *Cratyle* 427e7 : ὁ δὴ δοκεῖ ἐν τοῖς μεγίστοις εἶναι, « un sujet qui a bien l'air d'être des plus importants ».

Renversement généralisé des caractéristiques linguistiques du nom propre

Qu'Hermogène ait compris, ou non, la leçon implicite de Socrate, il n'en fut pas moins un bon adjuvant du discours. Cratyle, au contraire, semble tout à la fois moins disposé au dialogue et plus savant que lui en matière de langage⁵⁹. C'est en tout cas ce qui ressort du prologue où il vient visiblement de laisser Hermogène en proie à l'énigme de son propre nom⁶⁰. Cette énigme, loin d'être une simple plaisanterie destinée à capter l'auditoire à l'oree de l'entretien, semble, au contraire, constituer la clé ultime de l'ensemble du dialogue. Commençons par en retenir que Cratyle place ainsi, d'emblée, toute l'enquête linguistique qui s'amorce sous le signe du nom propre. Or, il est fort peu probable que cela ait échappé à Socrate, comme il l'est aussi peu qu'il ait laissé au hasard le fait de commencer ses incursions étymologiques, en 391e, précisément par des noms propres, ceux des héros de l'Iliade, lesquels sont bien connus pour être par nature, à la différence de celui d'Hermogène, des

⁵⁹ L'identité historique du personnage ne concerne en rien mon propos. Que Cratyle fut un grand sophiste, ou non, et le premier maître de Platon, ou non, qu'il fut un éminent héraclitéen ou un tout aussi savant pythagoricien, ou bien aucun des deux, ou bien même toutes ces choses à la fois, cela ne me semble pas constituer l'élément de compréhension absolument déterminant pour le dialogue auquel il donne son nom. Les données historiques des dialogues platoniciens constituent d'ailleurs souvent des témoignages ambigus. Aussi ne considérerai-je Cratyle que comme le deuxième interlocuteur de Socrate, convaincu, au contraire d'Hermogène, de la justesse naturelle des noms. Pour quelques informations identitaires, je me contenterai de renvoyer à Méridier 1931, p. 33-45, et Dalimier 1998, p. 20-26. Selon la thèse qui parcourt toute l'interprétation rigoureusement philosophique de D. Sedley (2003), le *Cratyle* témoigne de la double influence, dans l'élaboration de la pensée de Platon, des conceptions de Cratyle et de celles de Socrate, à un moment où il passe de l'enseignement du premier à celui du second. Pour l'influence croissante, dans la pensée platonicienne, des spéculations pythagoriciennes allant à l'encontre de celles des « Cratyliens », voir Goldschmidt 1981, p. 189-190. Le courant orphico-pythagoricien s'oppose à celui de l'interprétation allégorique (des poèmes homériques en particulier) telle qu'ont pu la pratiquer Anaxagore et ses disciples, en ce qu'il ne distingue pas un sens apparent et un sens caché, mais s'appuie sur « une théorie du secret et du symbole ». Pour ce courant ésotérique, « le décodage s'impose parce qu'il y a eu, préalablement, codage ». Sur ce point, voir Dixsaut 1990, p. 65. S'il peut sembler que la *συμπλοκή* sous-jacente du *Cratyle* s'apparente d'une certaine façon à ces deux pratiques, l'effet pragmatique sur lequel repose son élaboration d'un ré-encodage l'éloigne, en fait, fondamentalement de l'une et l'autre. Il est d'ailleurs courant de soupçonner ce dialogue de dénoncer la doctrine théosophique d'Euthyphron, représentée probablement par le commentaire contenu dans le papyrus de Derveni, qui témoigne justement de la convergence de ces deux courants. Voir à ce propos, en particulier, Dixsaut 1990, p. 66, et Kahn 1986, p. 98.

⁶⁰ Cf. Platon, *Cratyle* 383b6-7 : "Οὐκ οὖν σοί γε," ἢ δ' ὅς, "ὄνομα Ἑρμογένης, οὐδὲ ἄν πάντες καλῶσιν ἄνθρωποι.", « ton nom, en vérité, dit-il, n'est pas Hermogène, même si tout le monde t'appelle ainsi ».

noms poétiques programmatiques, c'est-à-dire motivés. Dès le début, Socrate et Cratyle semblent donc s'être tacitement entendus sur le choix du terrain d'affrontement⁶¹.

Lorsqu'ils se retrouvent enfin, Socrate venant alors d'orienter l'enquête sur le lien nécessaire entre la justesse des noms et leur faculté d'enseignement, le premier désaccord intervient sur l'expertise des nomothètes. Cratyle refuse d'admettre que tous ne sont pas doués au même degré et que, par conséquent, les noms peuvent ne pas tous être aussi justes et aussi propres à enseigner les uns que les autres. Il va même, semble-t-il, jusqu'à considérer comme nul l'exemple que lui propose Socrate, et qui n'est autre que le nom même d'Hermogène, puisqu'il se contente de reformuler sa fameuse énigme du début. Mais cette réplique de Cratyle, en 429c3-5, mérite une plus ample attention. Comme C. Dalimier, je ne vois pas ici le besoin d'amender le texte des manuscrits et d'en supprimer la proposition finale⁶² :

Οὐδὲ κείσθαι ἔμοιγε δοκεῖ, ὃ Σώκρατες, ἀλλὰ δοκεῖν κείσθαι, εἶναι δὲ ἑτέρου τοῦτο τοῦνομα, οὔπερ καὶ ἡ φύσις [ἢ τὸ ὄνομα δηλοῦσα].

A mon avis, Socrate, il [Hermogène] ne l'a même pas reçu, il paraît l'avoir reçu, mais c'est le nom d'un autre, dont précisément la nature est celle qui fait voir le nom.⁶³

Il me semble qu'il n'est pas impossible de comprendre autrement la deuxième partie de cet énoncé. Si l'on considère, en effet, ἑτέρου, non plus comme un génitif adnominal d'appartenance, mais comme un génitif ablatif de comparaison, ou même encore comme un

⁶¹ « Que le terrain d'origine de la question et sa *base de départ* » soit les noms propres, a très bien été souligné par G. Genette (1976, p. 24-26). Mais il me semble qu'il n'en suffit pas de constater que « *les "étymologies" du Cratyle étaient des éponymies, voyez-vous* », car il se pourrait que « le terrain d'origine » s'avère également, en quelque sorte et de façon implicitement annulaire, le terrain d'aboutissement.

⁶² Cf. Dalimier 1998, p. 268, n. 386. Certains, à la suite de Schanz, préfèrent ainsi retirer ἢ τὸ ὄνομα δηλοῦσα.

⁶³ La traduction, à partir de « mais », est celle de C. Dalimier (1998, p. 164).

génitif adnominal « limitant » la nature ou la valeur du nom qu'il détermine⁶⁴, le sens s'éclaire d'un autre jour :

A mon avis, Socrate, il ne l'a même pas reçu, il paraît l'avoir reçu, mais il est d'une autre sorte ce nom-là, dont la nature n'est précisément que de montrer le nom.

Force nous est alors de constater que le nouveau sens ainsi obtenu est une définition linguistique exacte du nom propre, puisque l'on sait qu'un tel nom, à la différence du nom commun, n'a qu'une fonction de désignation et non de signification, et que, pour le dire en simplifiant, ce qu'il désigne n'est finalement pas autre chose que lui-même⁶⁵. Dès lors, la réponse de Cratyle devient particulièrement pertinente, et l'on comprend peut-être mieux, qu'il en soit ou non satisfait, l'absence de réaction de Socrate, car comment le nom d'Hermogène, si celui-ci, par nature, ne peut jamais montrer que sa nature de nom, pourrait-il être exact ou inexact ? Lourdes sont les conséquences, mais on va voir que Cratyle, en restant à la surface du problème, ne semble pas en prendre la mesure, tout occupé qu'il est à fausser l'enquête socratique. Il ne doit pas échapper à Socrate, en revanche, que le terrain sur lequel son interlocuteur rétif vient de porter la bataille⁶⁶ n'est pas tant celui des noms propres, que celui de la distinction stricte et radicale entre ces noms-là et les autres. Or, aussi légitime que puisse être une telle distinction dans l'usage commun et grammaticalement normé de la langue, celle-ci contrevient peut-être, d'une certaine façon, à l'usage sous-jacent particulier que Platon a d'ores et déjà instauré. Ce que la suite de l'échange semble fort nous indiquer.

Après la réponse de Cratyle, Socrate fait immédiatement passer l'enquête dialogique de la rectitude des noms à la question du discours vrai et du discours faux, et devant la conviction de ce dernier, selon laquelle « il est impossible de dire le faux aussi bien que de

⁶⁴ Pour ces différents emplois possibles du génitif, voir Humbert 1960, p. 277, § 460 et 461 d'une part, et p. 280-281, § 467 d'autre part. Sur le problème du génitif et de l'expression de la possession, voir Seiler 1983.

⁶⁵ « Le "sens" d'un nom propre ordinaire réside dans le mode de la désignation qu'il opère. Le sens de *Pierre*, par exemple, pourrait se paraphraser par "entité qui s'appelle *Pierre*" ». Cf. RPR, p. 176, § 3.5.1.

⁶⁶ Le début de l'échange entre Socrate et Cratyle est, en effet, ponctué par trois emplois successifs du verbe (δια)μάχομαι, qui, bien qu'antiphrastiques, n'en soulignent pas moins la tension du passage : d'abord dans la bouche de Socrate, μὴ μαχώμεθα en 430d1 et οὐδὲν γὰρ δεῖ νῦν πάνυ διαμάχεσθαι en 431a9, puis dans celle de Cratyle, οὐδὲν δεῖ, οἶμαι, διαμάχεσθαι en 433c8.

dire des réalités qui ne sont pas »⁶⁷, le philosophe file l'exemple du nom d'Hermogène, en 429e3-7, sous la forme, cette fois, d'une sorte de quiproquo. Dit-on le faux en saluant du nom d'Hermogène un étranger athénien ? Fort de sa première réponse, Cratyle refuse à juste titre la qualité de vrai ou de faux à un nom de cette nature, et situe avec détermination l'erreur considérée sur un autre plan, celui des sons sans signification. Appeler quelqu'un d'un nom propre qui n'est pas le sien ne relève d'aucun verbe « dire », ni de λέγω, ni de φημι, ni d'εἶπον, ni non plus de προσεἶπον, mais du verbe φθέγγομαι car, ce faisant, la mise en mouvement du nom se perd dans l'air et reste absolument sans effet⁶⁸. Reste que Cratyle ne paraît pas avoir saisi l'essentiel de la question de Socrate, qui manifestement portait moins sur l'emploi du nom propre que sur la façon de l'employer. Cratyle n'a pas pris garde que l'effet pragmatique dont il est question dépend précisément, fondamentalement, de la distinction entre λέγω, φημι, εἶπον, et προσεἶπον⁶⁹. Que le verbe λέγω soit en première position n'est sans doute pas indifférent. Ce que Platon nous laisse entendre, sous la forme insistante de cette question, c'est que même dans l'apostrophe au vocatif qui caractérise l'emploi d'un nom propre, il ne faut pas oublier de tisser une signification sous-jacente pour en faire un λόγος minimal. Ainsi s'expliquerait qu'Hermogène puisse être mal nommé, ou que l'on puisse dire que ce nom n'est pas véritablement le sien, tant que celui-ci n'a pas été ré-encodé au sein d'un discours partagé.

⁶⁷ Cf. Platon, *Cratyle* 429d5-6 : ἢ οὐ τοῦτό ἐστιν τὸ ψευδῆ λέγειν, τὸ μὴ τὰ ὄντα λέγειν;

⁶⁸ Cf. Platon, *Cratyle* 430a4-5 : μάτην αὐτὸν ἑαυτὸν κινεῦντα, ὥσπερ ἂν εἴ τις χαλκίον κινήσειε κρούσας, celui qui commet une telle erreur « s'agite en vain lui-même comme s'il agitait un vase d'airain en le frappant ». Le verbe φθέγγομαι est employé juste avant en 429e9. Pour le sens « faire du bruit » qui le caractérise le mieux, voir *DELG*, s. v. φθέγγομαι, p. 1154.

⁶⁹ Cf. Platon, *Cratyle* 429e5-7 : οὗτος λέξειεν ἂν ταῦτα ἢ φαίη ἂν ταῦτα ἢ εἶποι ἂν ταῦτα ἢ προσεἶποι ἂν οὕτω σὲ μὲν οὐ, Ἑρμογένη δὲ τόνδε; ἢ οὐδένα; « celui-ci tissera-t-il ces mots dans un discours, les dira-t-il, les composera-t-il, ou bien les adressera-t-il, non pas à toi, mais à Hermogène, ou à personne ? ». On sait que si le verbe εἶπον s'attache davantage à la forme du langage qu'à son contenu, le verbe φημι marque essentiellement l'action de proférer, que ce soit de manière emphatique ou non. Cf. *DELG*, s. v. ἔπος, p. 345, et s. v. φημί, p. 1151. Pour des précisions sur l'opposition qui existe en grec entre ces deux verbes, voir en particulier Fournier 1946, p. 3-40. Quant à λέγω, il y a de fortes chances, ici, pour qu'il soit le verbe de prédilection de l'ἀνήρ διαλεκτικός.

Mais la question du nom propre, telle qu'elle est traitée ici, nous emmène plus loin encore. Si l'on a l'esprit que le nom propre est le cas particulier où un nom ne peut jamais avoir de signification correcte que dans l'*hic et nunc* de sa profération, c'est-à-dire dans les circonstances pragmatiques particulières de son énonciation⁷⁰, on s'aperçoit immédiatement que celui-ci présente exactement les qualités que tout ὄνομα, tout « nom », pour Platon, semble devoir posséder en son tréfonds, et qu'autrement dit, le fonctionnement du nom propre pourrait bien constituer le parangon même de celui de tout ὄνομα. Peut-être faut-il alors comprendre, sous les problèmes posés par le nom d'Hermogène, que la *συμπλοκή* sous-jacente qui définit, dans le *Cratyle*, le fonctionnement naturel des noms entre eux, tire son principe du fonctionnement normal que le nom propre possède, de façon tout à fait patente, dans la conception ancienne de la langue grecque. Il semble, en effet, jusqu'à Aristote, ou peut-être même davantage jusqu'à Simplicius⁷¹, que les réflexions des savants grecs sur leur langue n'ont jamais porté atteinte au fait traditionnellement établi, d'une part que, dans les noms propres, l'intra-linguistique et l'extra-linguistique se confondent, ou plus exactement l'intra-linguistique a tendance à absorber l'extra-linguistique, et en conséquence, d'autre part qu'ils sont fondamentalement motivés, c'est-à-dire qu'ils sont toujours *éponymiques*⁷². On a

⁷⁰ Les noms propres ont en effet pour particularité que leur « attache à un référent unique n'est assurée que dans la situation où ils sont énoncés ». En cela, ils représentent un véhicule précieux pour la transmission du savoir, car beaucoup plus stables que celui des noms communs qui n'ont pas leur, comme eux, de désigner « leur référent indépendamment des variations qu'il peut subir, et des situations où il se trouve engagé ». Cf. RPR, p. 176, § 3.5.1.

⁷¹ Selon J. Lallot, c'est seulement la dichotomie ἀπὸ τύχης / ἀπὸ διανοίας, dans la classification des homonymes de Simplicius, qui témoigne clairement d'un « point de vue "laïcisé" sur le nom propre » et qui fait « litière de la conception ancienne selon laquelle le nom propre est motivé ». Cf. Lallot 2007, p. 17.

⁷² À ce qu'on en sait, d'Homère à Speusippe, qui fut le successeur de Platon à la tête de l'Académie, l'homonymie n'a jamais réellement été distinguée de la polysémie et de la synonymie. C'est-à-dire qu'une distinction entre le point de vue des choses (pour l'homonymie et la synonymie) et le point de vue des noms (pour la polysémie) n'a jamais été clairement établie. Or, précisément, si l'on prend garde que le mot ὄνομα possède originellement le sens même de « nom propre », cette question touche nécessairement en tout premier lieu, en grec, au cas particulier des noms propres. Pour ces questions, voir Lallot 2007, en particulier p. 7-9, mais également l'article dans son ensemble. À propos du sens d'ὄνομα, voir DELG s. v. ὄνομα, p. 775. Par ailleurs, les adjectifs composés sur ce nom, comme ὁμώνυμος ou ξυνώνυμος, que l'on définit comme *bahuvrihis*, c'est-à-dire des composés « exocentriques » dont le centre est toujours situé en-dehors de chacun des deux éléments qui le compose, autrement dit dont le centre est extra-linguistique, sont caractérisés, au contraire, par une forte propension à faire basculer leur centre dans l'intra-linguistique. C'est le cas, en particulier, d'un

déjà vu, dans le dialogue qui nous occupe, que ἰδῶνομα fait assez peu de cas de la réalité qui lui est extérieure, en ce qu'il en est précisément la réalisation linguistique, et qu'autrement dit la réalité extérieure se métamorphose totalement en lui dès l'instant qu'elle est proférée. Le fait que les noms communément partagés, noms propres comme noms communs, qui font l'objet des dépliages étymologiques de Socrate, sont parfois désignés par le philosophe comme des phénomènes éponymiques⁷³, vient confirmer que, si la question du nom propre n'est pas explicitement formulée dans le dialogue, elle y occupe une place vraisemblablement non négligeable⁷⁴. L'originalité fondamentale du processus linguistique que Platon met en œuvre dans le *Cratyle* ne revient probablement qu'à une transposition du fonctionnement qu'ont traditionnellement les noms propres dans la langue grecque, à tous les autres noms de son propre discours. En effet, au processus de démotivation du nom d'Hermogène, duquel naît pour ainsi dire l'ensemble du dialogue, puisque l'énigme de Cratyle en est le

autre *bahuvrihi*, ἐπώνυμος, qui tend le plus souvent, dès les poèmes épiques, à renvoyer au nom ὄνομα lui-même. On peut citer, à titre d'exemple, *Od.* 7, 54, à propos de la maîtresse des Phéaciens, Ἀρήτη δ' ὄνομ' ἐστὶν ἐπώνυμον, et *Od.* 19,409, où il est question du « baptême » d'Ulysse, τῷ δ' Ὀδυσσεὺς ὄνομ' ἔστω ἐπώνυμον. Cf. Lallot 2007, notamment, ici, p. 11, n. 7. Pour les composés dits *bahuvrihis*, voir Benveniste 1966c, p. 155-160. On constate, dans ces deux dernières formules homériques, que le nom propre est considéré comme un éponyme, c'est-à-dire un nom « qui est sur le nom », un nom « qui donne son nom », en d'autres termes un nom qui sert d'appellatif par motivation contextuelle.

⁷³ Cela se produit douze fois dans tout le dialogue, en 394d9, 395b5, 397b3, 398c1, 409c7, 412c5, 415b5, 415d3, 416d8 et 417c9. Il n'est pas anodin que Platon n'emploie jamais le *bahuvrihi* ἐπώνυμος mais le nom féminin qui en dérive, ἐπωνυμία. Ce qui, de la construction adjectivale à la construction au génitif, a pour effet de distendre la relation syntaxique de « possession » entre le terme renvoyant à l'idée d'éponymie et le nom. Ce qui, partant, pourrait être une façon d'intercaler entre l'éponymie et le « nom » une certaine latence propre à ménager la possibilité même d'un ré-encodage. Sur l'expression de la possession au moyen de ces deux types de construction, voir Seiler 1983.

⁷⁴ Cette question, par ailleurs, n'a peut-être pas laissé Platon totalement indifférent puisqu'on la retrouve, associée à celle de l'homonymie, en *Théétète* 147d1. En particulier, le problème que représente l'homonymie entre le nom des Idées et le nom des imitations sensibles, tel qu'il apparaît notamment en *Timée* 52a, *Sophiste* 234b et *Phédon* 78e, n'est probablement pas étranger à celui que pose, de façon générale, le statut du nom propre. Révélateur me semble être, notamment, le fait que, plus loin dans le *Sophiste*, en 263a2 et 8, les énoncés « Théétète est assis » et « Théétète vole » peuvent être considérés comme des combinaisons d'Idées, alors que Théétète est censé représenter un individu particulier. Plutôt que de considérer l'omniprésence cachée du verbe *être* en fonction de copule, comme le fait D. Bostock (1994, p. 24, n. 17 et 19), il vaudrait peut-être mieux se demander si le nom propre n'avait pas, aux yeux de Platon, des qualités que nous ne sommes pas forcément habitués à lui donner. Ce précisément avec quoi le *Cratyle* n'est manifestement pas sans entrer, d'une certaine façon, en résonance.

commencement, s'ajoute l'auto-élaboration naturelle d'un système linguistique dans lequel toutes les *éponymies* des noms sont implicitement ré-encodées, c'est-à-dire re-motivées, en fonction et en fonction seulement du contexte virtuel construit, dans le dialogue, par le λόγος. De sorte que, pour Platon, les *éponymies*, c'est-à-dire tous les noms communément partagés sont comme des appellatifs hasardeux, et que, pour en atteindre l'efficacité naturelle, dans un usage de la langue qui n'est pas celui de la communication courante, il est indispensable de les ré-encoder implicitement pour en faire des outils infallibles de sa pensée. Il s'agit donc, non seulement de lier les noms dans une signification interne plus profonde, mais encore, en même temps, d'en faire des noms propres authentiques⁷⁵. Ainsi dirai-je volontiers du langage cratyléen de Platon, ce qu'A. Steuckard dit des noms propres dans les poèmes de Chénier : il exige du destinataire, auditeur ou lecteur, « qu'il s'aventure dans un système phonologique qui ne lui est pas forcément familier », et « qu'il lui demande, s'il veut décrypter son "sens encyclopédique", une culture solide, voire érudite. Les mots étranges dont il est fait, par leur son et leur sens, sont sa matière *poétique* : il exploite leur texture phonique en les mettant en

⁷⁵ Je me contenterai, ici, de renvoyer encore une fois à la *Grammaire méthodique du français* : « pour qu'un nom propre identifie valablement un individu particulier, il faut qu'il lui ait été préalablement assigné par un acte *ad hoc* de "baptême linguistique" ó parfois perdu dans la nuit des temps ó alors qu'une porte n'a pas besoin d'avoir été appelée *porte* pour pouvoir être désignée de ce nom ». Cf. RPR, p. 176, § 3.5.1. L'élaboration cratyléenne du langage platonicien ne serait autre, finalement, qu'une sorte de « re-baptême » particulier des noms dans l'*hic et nunc* pragmatique de son λόγος, un λόγος toujours en train de se faire et perpétuellement continué. Que ce nouveau « baptême » cherche à se fonder dans « la nuit des temps », pourrait très bien expliquer l'importance du rôle joué par les « noms primitifs » dans le dialogue. On peut remarquer, par ailleurs, que ce processus linguistique est, à quelque chose près, l'inverse de la distinction opérée bien plus tard par Simplicius entre les noms ἀπὸ τύχης qui semblent désigner ce qu'on entend par « noms propres », et les noms ἀπὸ διανοίας, qu'on peut désigner par le terme « appellatif ». Cf. Simplicius, *In Aristotelis categorias commentarium*, 8, 31, 22 ss, et le tableau résumatif, fort utile, dans Lallot 2007, p. 17-18. Pour Platon, au contraire, il semble que les *éponymes* communs sont mouvants et qu'ils ont été établis hasardeusement, alors que le ré-encodage qu'il opère est fondamentalement en accord avec la circulation de sa pensée entre lui et ses différents destinataires. Par quoi l'on voit donc que les explications étymologiques de Socrate n'ont précisément rien d'*éponymique*. Cf. Genette 1976, p. 25. De la même façon l'instauration d'une *συμπλοκή* sous-jacente, que ces dernières contribuent à mettre sous nos yeux, n'a rien à voir, à mon sens, ni avec un principe de synonymie sur lequel reposerait la « relation de signe » particulière établie par la « Forme du Nom » (cf. Kahn 1986, p. 100-101), ni avec un langage idéal (cf. Benfey 1866, p. 131-133), ni avec une sorte de terminologie ó et encore moins avec du « gascon » ó, ni même avec un « langage affectif » (cf. Goldschmidt 1981, p. 204-206). Si elle représente probablement le principe d'une φιλολογία, elle ne se réduit pas non plus à une « syntaxe du sensible » (cf. Ildefonse 1997, p. 70-72).

résonnance entre eux ou avec d'autres mots voisins, de même qu'il exploite leur sens encyclopédique en les intégrant dans les réseaux sémantiques du *dialogue* »⁷⁶.

Quoiqu'on pense de cette interprétation, il semble en tout cas qu'elle permette de mieux comprendre pourquoi la *mimesis* linguistique ne peut avoir, pour Platon, une existence réelle⁷⁷. Socrate et Cratyle ne pouvant visiblement pas s'entendre, c'est en effet vers la question de l'imitation que l'enquête sur la justesse des noms se voit, immédiatement après, orienter. Au terme d'un cheminement dialogique difficile, le tenant de la ressemblance stricte et absolue entre les noms et les choses qu'ils désignent, finit par convenir, en 432d10, de l'absurdité d'une semblable position. Car, conclut Socrate en 432d5-9, Γελοῖα γοῦν, ὃ Κρατύλε, ὑπὸ τῶν ὀνομάτων πάθοι ἂν ἐκεῖνα ὧν ὀνόματά ἐστιν τὰ ὀνόματα, εἰ πάντα πανταχῆ αὐτοῖς ὁμοιωθεῖη, « elles connaîtraient, à cause des noms, une situation bien risible, Cratyle, ces choses dont les noms sont noms, si elles leur étaient semblables en tout point ». Et, en effet, si comme il semble, Platon entend donner à son langage un fonctionnement qui s'apparente à celui des noms propres, l'existence d'une *mimesis* parfaite met la réalité en grand danger, puisque si les choses étaient exactement semblables à des noms qui font fi de l'univers extra-linguistique et qui ne renvoient finalement qu'à eux-mêmes, elles seraient nécessairement vidées de leur être, autrement dit, elles n'existeraient tout simplement pas. Mais avisons-nous que c'est, ici, la cinquième et dernière occurrence de l'adjectif γελοῖος, dans le dialogue, et que par conséquent, si la situation décrite est « risible », le passage est, et annonce, un moment capital dans l'élaboration cratyléo-platonicienne du langage.

Si Socrate, avant de condamner la *mimesis* dans son sens strict, a pu définir le discours vrai comme une imitation juste et le discours faux comme une imitation inexacte⁷⁸, c'est peut-

⁷⁶ Cf. Steuckard 2005, p. 100. J'ai mis en italiques les quelques mots et expressions qu'il m'a fallu modifier, ou ajouter pour adapter au mieux cette citation à mon propos.

⁷⁷ Sur le problème de la *mimesis* platonicienne, qui dépasse de loin le commentaire que je propose ici, je me contenterai de renvoyer d'une part, à un article de I. Papadopoulou (2006), et d'autre part, à V. Goldschmidt (1981, p. 60-66), ainsi, également, qu'à A. Soulez. Cette dernière, en effet, en nuancant les propos de V. Goldschmidt sur la critique de la *mimesis*, souligne à juste titre que la condamnation de celle-ci dans le *Cratyle*, à la différence de celle qui en faite dans le *Parménide*, repose sur le « paradoxe » auquel on se heurte « quand on fait des noms des choses ». Cf. Soulez 1991, p. 109.

⁷⁸ Cf. Platon, *Cratyle* 430d2-7 : τὴν τοιαύτην γὰρ, ὃ ἑταῖρε, καλῶ ἔγωγε διανομὴν ἐπ' ἀμφοτέροις μὲν τοῖς μιμήμασιν, τοῖς τε ζῴοις καὶ τοῖς ὀνόμασιν, ὀρθήν, ἐπὶ δὲ τοῖς ὀνόμασι πρὸς τῷ ὀρθῆν καὶ ἀληθῆ· τὴν δ' ἑτέραν, τὴν τοῦ ἀνομοίου δόσιν τε καὶ ἐπιφορὰν, οὐκ ὀρθήν, καὶ ψευδῆ ὅταν ἐπ' ὀνόμασιν ᾗ, « c'est cette

être qu'il existe, en matière linguistique, une forme d'imitation toute particulière. L'invalidité de la *mimesis* naïve, en effet, nullement l'impossibilité pour les noms, de communiquer de façon fiable avec la réalité des choses, pas plus, d'ailleurs, qu'elle n'empêche la transmission d'une pensée entre un locuteur et un interlocuteur donné. C'est en quoi, précisément, le ré-encodage est fondamentalement nécessaire à la communication de la connaissance. C'est en quoi la rupture déclarée entre les noms et les choses implique la nécessité d'un mode de transmission indirect, qui n'est autre que l'encodage d'un « *logos-texture world* ». Et c'est en quoi, enfin, le fait que les noms ne peuvent être stables et corrects que dans les liens d'une *συμπλοκή* sous-jacente implique qu'il faut aller chercher en profondeur une autre forme de *mimesis* linguistique.

*Un langage *λογοτυπος⁷⁹, marqué au sceau de la vérité*

À peine Socrate a-t-il vaincu Cratyle sur le terrain du nom propre, qu'il entame, par une exhortation, Θαρρῶν τοίνυν, « courage ! », un exposé qui constitue le second moment clé du dialogue et qu'il me semble, par conséquent impossible de ne pas considérer dans son ensemble, depuis 432d11 jusqu'à 433b5 :

{ΣΩ.} Θαρρῶν τοίνυν, ὦ γενναῖε, ἕα καὶ ὄνομα τὸ μὲν εὖ κεῖσθαι, τὸ δὲ μὴ, καὶ μὴ ἀνάγκασζε πάντ' ἔχειν τὰ γράμματα, ἵνα κομιδῆ ἢ τοιοῦτον οἰόνπερ οὗ ὄνομά ἐστιν, ἀλλ' ἕα καὶ τὸ μὴ προσῆκον γράμμα ἐπιφέρειν. εἰ δὲ γράμμα, καὶ ὄνομα ἐν λόγῳ · εἰ δὲ ὄνομα, καὶ λόγον ἐν λόγῳ μὴ προσήκοντα τοῖς πράγμασιν ἐπιφέρεισθαι, καὶ μηδὲν ἦττον ὀνομάζεσθαι τὸ πρᾶγμα καὶ λέγεσθαι, ἕως ἂν ὁ τύπος ἐνῆ τοῦ πράγματος περὶ οὗ ἂν ὁ λόγος ἦ, ὥσπερ ἐν τοῖς τῶν στοιχείων ὀνόμασιν, εἰ μέμνησαι ἀνυन्दῆ ἐγὼ καὶ Ἐρμογένης ἐλέγομεν.
{ΚΡ.} Ἄλλὰ μέμνημαι.

sorte d'attribution (c'est-à-dire convenable et ressemblante), mon ami, que, pour les deux sortes d'imitations, celle des figurations et celle des noms, j'appelle juste, et pour les noms, non seulement juste mais vraie ; l'autre, celle qui consiste en l'attribution et l'application du dissemblable, je la dis non juste, et de surcroît menteuse lorsqu'elle porte sur les noms ».

⁷⁹ Ce composé que je me suis permis de forger, en le laissant volontairement inaccentué, s'expliquera dans le courant de ce paragraphe.

{ΣΩ.} Καλῶς τοίνυν. ὅταν γὰρ τοῦτο ἐνῆ, κἄν μὴ πάντα τὰ προσήκοντα ἔχη, λέξεταί γε τὸ πρᾶγμα, καλῶς ὅταν πάντα, κακῶς δὲ ὅταν ὀλίγα· λέγεσθαι δ' οὖν, ὧ μακάριε, ἐῶμεν, ἵνα μὴ ὀφλωμεν ὥσπερ οἱ ἐν Αἰγίνῃ νύκτωρ περιιόντες ὀψὲ ὁδοῦ, καὶ ἡμεῖς ἐπὶ τὰ πρᾶγματα δόξωμεν αὐτῇ τῇ ἀληθείᾳ⁸⁰ οὕτω πως ἐληλυθέναι ὀψιαίτερον τοῦ δέοντος, ἢ ζῆτει τινὰ ἄλλην ὀνόματος ὀρθότητα, καὶ μὴ ὁμολόγει δήλωμα συλλαβαῖς καὶ γράμμασι πρᾶγματος ὄνομα εἶναι. εἰ γὰρ ταῦτα ἀμφοτέρωθεν ἐρεῖς, οὐχ οἷός τ' ἔση συμφωνεῖν σαυτῷ.

Socrate : Allons, courage, noble ami ! Admets encore que le nom se trouve tantôt bien établi, tantôt mal, et ne trouve pas nécessaire qu'il ait toutes ses lettres pour être soigneusement tel que ce dont il est le nom. Admets même la possibilité de lui ajouter une lettre inappropriée. Et s'il en est ainsi d'une lettre, il en sera de même pour un nom dans le discours ; et s'il en est ainsi d'un nom, il sera encore possible d'ajouter à un discours un discours qui n'a rien à voir avec les choses traitées, sans pour autant qu'une chose en soit moins nommée ni moins dite, tant qu'on y trouvera le *typos* de la chose dont il est question dans le discours, de la même façon qu'on en a trouvé un dans les noms des éléments, si tu te souviens de ce que moi et Hermogène disions à ce moment là.

Cratyle : Mais je m'en souviens.

Socrate : Fort bien ! Car lorsque cela s'y trouve, même s'il ne possède pas tout ce qui est approprié, la chose, en vérité, sera dite, bien, s'il possède tout ce qui est approprié, mal, s'il n'en possède que peu. Que la chose est dite, admettons-le donc, mon bienheureux, afin de ne pas payer l'amende, comme ceux d'Égine lorsqu'ils circulent de nuit, tard, à l'écart de la route, et ne pas avoir l'air nous aussi, à propos des choses, d'être arrivés ainsi, en quelque sorte, à la vérité même plus tard qu'il ne faut. Ou bien cherche quelque autre justesse du nom et ne va pas convenir que le nom, par ses syllabes et ses lettres, est un indicateur de la chose. Car si tu dis les deux ensemble, tu ne pourras être en accord avec toi-même⁸¹.

Si l'on se souvient, comme nous y invite Socrate, de ce qui a été dit des noms des « éléments », c'est-à-dire des lettres, en 393d7-e8, on se rend compte que Platon entend manifestement parachever, ici, l'auto-instaurance de ce qu'on pourrait appeler son langage « propre ». La comparaison qui renvoie le comportement de tous les noms et de tous les discours à celui des noms d'« éléments » nous donne en effet à entendre que de la même

⁸⁰ Comme C. Dalimier (1998, p. 271, n. 414), je conserve ici la leçon qu'offrent tous les manuscrits, sans retenir la correction habituelle en αὐτῇ τῇ ἀληθείᾳ.

⁸¹ Cette traduction est de mon fait.

façon qu'un nom de lettre, comme le nom $\square\beta\eta\tau\alpha$, possède le $\tau\acute{\upsilon}\pi\omicron\varsigma$ qui permet à chaque fois, quelles que soient les circonstances, de faire *sonner* cette lettre avec justesse, de même tout nom, comme tout discours fait de noms, doit nécessairement posséder le $\tau\acute{\upsilon}\pi\omicron\varsigma$ qui, à chaque fois, le fera *sonner* juste aux oreilles de celui qui en est le récepteur. Or, les noms des « éléments » ont ceci de particulier que, « tant qu'on mettra en eux la valeur exprimée par l'élément, il en ira justement d'appeler cet élément du nom qui nous le désignera », ἕως ἂν αὐτοῦ δηλουμένην τὴν δύνάμιν ἐντιθῶμεν, ὁρθῶς ἔχει ἐκεῖνο τὸ ὄνομα καλεῖν ὃ αὐτὸ ἡμῖν δηλώσει, nous dit Socrate en 393e2-4. Ce qu'il faut donc comprendre plus précisément, c'est que pour le nom d'un « élément », en l'occurrence d'une lettre, son $\tau\acute{\upsilon}\pi\omicron\varsigma$ n'est autre que la δύναμις de l'« élément » qu'il désigne, et que par conséquent le $\tau\acute{\upsilon}\pi\omicron\varsigma$ des autres noms et des discours qu'ils composent doit très exactement correspondre à l'assemblage final de la δύναμις phonico-pragmatique de tous les éléments, plus ou moins patents, plus ou moins sous-jacents, qui en représentent la trame. Ceci explique que la variation d'une lettre ou d'une syllabe, leur ajout ou leur suppression, soit parfaitement sans importance⁸², et même qu'une lettre qui, de prime abord, a l'air inappropriée au sein d'un mot particulier, peut tout à fait s'avérer en parfait accord avec d'autres éléments appartenant à d'autres mots du discours.

⁸² Cf. Platon, *Cratyle* 393d1-5. Il n'est peut-être pas indifférent, pour l'interprétation ici proposée et pour mesurer la place qu'occupe vraisemblablement le *Cratyle* dans l'œuvre platonicienne, de remarquer que le philosophe ne semble pas s'être dépris de cette idée puisqu'il la reformule explicitement dans la *Lettre VII*, en 343a9-b4, ὄνομά τε αὐτῶν φαμεν οὐδὲν οὐδενὶ βέβαιον εἶναι, κωλύειν δ' οὐδὲν τὰ νῦν στρογγύλα καλούμενα εὐθέα κεκλήσθαι τὰ τε εὐθέα δὴ στρογγύλα, καὶ οὐδὲν ἦτρον βεβαίως ἔξειν τοῖς μεταθεμένοις καὶ ἐναντίως καλοῦσιν, « nous disons que le nom n'a aucune fixité, et partant, que rien n'empêche que ce que nous appelons rond soit appelé droit et ce que nous appelons droit, rond, car il n'en ira pas moins fixement pour ces choses, une fois transposées et appelées le contraire l'une de l'autre ». Contrairement à V. Goldschmidt, je ne vois pas dans le *Cratyle* que Platon, bien qu'il en fasse mine, considère réellement une antinomie entre la thèse conventionnaliste et la thèse naturaliste, et que cela fasse, par conséquent, la différence entre ce dialogue et la *Lettre VII*. Cf. Goldschmidt 1981, p. 195. Cette indifférence du nom fournit, par ailleurs, à elle seule, l'explication du fait que, dans le *Cratyle*, non seulement changer σκληρότης en *σκηρότης n'a aucun sens (434b9-d12), mais encore que le νομοθέτης, ἰσχυροματουργός, ἰσχυρομαστικός et le διαλεκτικός se confondent complètement, et peuvent même évoquer le personnage divin des *Lois*. Cf. Goldschmidt 1981, p. 197, n. 1 p. 204, et p. 88-89. L'indifférence ne témoigne nullement de l'incapacité des noms à signifier leur contenu (cf. Barney 2001, p. 127), elle est, en fait, relative. Le choix du nom doit vraisemblablement dépendre aussi bien du contexte pragmatique que du contexte phonique de la συμπλοκή sous-jacente du discours considéré. Pour une explication législative du glissement de νομοθέτης à ὀνοματουργός en 389a1, voir Desclos 2003a, p. 157.

Mais ceci explique peut-être encore que ce τύπος qui nous est ici donné comme l'ultime révélation du *Cratyle*, reste absolument sans définition, comme σῶλ n'aurait pu avoir ou comme σῶλ ne fallait pas qu'ἄλ en ait. En effet, somme phonique et pragmatique d'éléments par nature instables, il ne saurait être formellement circonscriptible et doit nécessairement rester difficile à appréhender. Quoi qu'ἄλ en soit, tel qu'ἄλ nous apparaît en cet endroit du dialogue, on ne peut que constater qu'ἄλ renvoie à un processus approchant fort du fonctionnement linguistique qui y est justement mis en place dès le début, et que j'ai appelé *συμπλοκή sous-jacente*. De sorte que, pour faire écho aux procédés d'encodage et de ré-encodage que cette συμπλοκή implique nécessairement, on pourrait même aller jusqu'à lui donner pour traduction le mot « code ». Car comme un code qui représenterait le sésame absolu capable d'ouvrir toutes les portes, le τύπος des noms permet que les choses soient toujours infailliblement « dites ».

Qu'on se le dise, en effet, comme Socrate nous y exhorte, si l'on trouve, dans le nom, le τύπος de la chose, la chose aura, forcément, toujours été « dite ». Que faut-il comprendre derrière cette révélation, que souligne avec insistance la triple répétition du verbe λέγω, à chaque fois au passif (λέγεσθαι, λέξεσθαι et λέγεσθαι), et que la métaphore du couvre-feu éginète rend à la fois grave et mystérieuse ? On le sait, le passif n'est jamais qu'une modalité du moyen, dans lequel la diathèse interne du sujet dans le verbe est, en quelque sorte, poussée à l'extrême⁸³. Ce qui signifie, en d'autres termes, que grâce au τύπος, la chose dont il est question se trouve déemblée totalement impliquée, totalement absorbée pour ainsi dire, dans le procès du verbe λέγω, lequel procès verbal correspond à l'élaboration linguistique d'un discours, dans toute la dimension énonciative et pragmatique de sa performance orale. La chose se trouve donc complètement impliquée dans la constitution d'un λόγος, et l'insistance de Socrate nous incite à penser que c'est à ce point, que la question du vrai et du faux en est même complètement évacuée. La différence qu'ἄλ établit, en effet, n'est exprimée qu'en termes de « bien » et de « mal », εἶς s'opposant d'abord à μή, καλῶς ensuite, à κακῶς. En sorte que tout se passe comme si le τύπος situait le λόγος qui le contient à la fois *au-delà* et *en-deçà* de l'opposition entre le vrai et le faux. Comme si Platon voulait nous faire

⁸³ Sur le problème de la diathèse, qui définit le champ positionnel du sujet dans les voix active et moyenne, voir Benveniste 1966a, en particulier, p. 169-170.

comprendre qu'une fois qu'on saura le manier, le τύπος nous livrera toujours les choses telles qu'en elles-mêmes, et partant, fera que les noms et le discours qu'ils composent soient toujours vrais, non pas d'une vérité que le sens commun oppose au mensonge, mais d'une vérité *panique*, c'est-à-dire totale, qui englobe vérité et mensonge⁸⁴.

Ce qui n'est pas pour nous étonner quand on sait que le nom τύπος signifie, originellement, à la fois l'empreinte laissée par une matrice et la matrice même qui laisse l'empreinte⁸⁵, tout comme le « sceau », en français, désigne aussi bien le cachet officiel qui appose une empreinte, que l'empreinte apposée par ce cachet. Platon n'a probablement pas laissé au hasard, pour fonder son langage « propre », le choix d'un terme qui mêle étroitement en lui, à l'origine, la réalisation passive et la réalisation active de la racine verbale dont il est issu. Ainsi, *sai* n'est pas défini, c'est peut-être aussi que le terme se suffit à lui-même et que τύπος de la chose et τύπος du nom ne sont, en fait, qu'une seule et même entité. En quoi l'on retrouverait ce que l'explication étymologique du nom ὄνομα voulait peut-être nous signaler par anticipation.

Car ce n'est pas tout. La description des noms des « éléments », qui a été faite au début du dialogue et à laquelle Socrate nous renvoie directement, si l'on se concentre plus attentivement sur ce qui la précède immédiatement, fournit une autre pièce au puzzle cratyléen. Alors que dans le passage qui nous occupe Socrate souligne que la présence d'une lettre inappropriée est sans conséquence pour la rectitude d'un nom, en 393d1-5 il insistait déjà sur le fait qu'« il importe peu qu'un même sens s'exprime par telles ou telles syllabes, et qu'il n'est pas plus important qu'une lettre soit ajoutée ou retranchée, pourvu que domine

⁸⁴ On se souvient, en effet, de ce que le nom d'Hermès, « celui qui imagine le dire », ὃς τὸ εἶρειν ἐμήσατο (408b1), est l'occasion de nous en apprendre sur la nature du λόγος, par un détour sur le dieu Pan. Ce dernier, en vrai fils d'Hermès, voit son nom découler de la même signification interne que son père, de sorte que *sai* n'est le langage lui-même, il en est au moins le frère, καὶ ἔστιν ἦτοι λόγος ἢ λόγου ἀδελφὸς ὁ Πάν (408d2-3). Or, *sai* en est ainsi, étant donné que, comme son homonyme adverbial πᾶν, l'éponyme de Pan signifie « tout », c'est parce que « le discours signifie tout, et qu'il roule et circule sans cesse, et qu'il est double aussi, à la fois vrai et faux », ὁ λόγος τὸ πᾶν σημαίνει καὶ κυκλεῖ καὶ πολεῖ αἰεὶ, καὶ ἔστι διπλοῦς, ἀληθῆς τε καὶ ψευδῆς (408c2-3).

⁸⁵ Le mot désigne, en effet, d'abord une « empreinte », aussi bien en creux qu'en saillie, « que laisse la frappe d'une matrice », mais également « l'emblème figurée sur cette matrice ». Cf. *DELG*, s. v. τύπτω, p. 1105.

l'essence de la chose indiquée dans le nom », ἕως ἄν ἐγκρατῆς ἢ ἡ οὐσία τοῦ πράγματος δηλουμένη ἐν τῷ ὀνόματι. Si la comparaison avec les noms des « éléments » nous a d'abord indiqué que le τύπος est en tout point assimilable à la δύναμις de ces mêmes « éléments », il s'avère ici clairement qu'il est également comparable à l'essence même, à οὐσία, des choses dont il est question. Cela signifie donc, en d'autres termes, que le τύπος est le lieu linguistique où se rejoignent et se confondent la δύναμις intra-linguistique et οὐσία extra-linguistique, et que par conséquent il est à même de constituer le fondement idéal de la mimesis si particulière du langage⁸⁶. Une mimesis qui n'en est pas une, où le nom n'est pas un μῖμημα mais, comme le dit Socrate en 433b3, un δῆλωμα, un « indicateur » de ce qu'est la réalité quand elle lui est extérieure, mais qui n'est autre que celui-ci même lorsqu'elle s'incarne dans le langage⁸⁷.

Il ne fait donc désormais plus aucun doute que le τύπος représente, pour Platon, la clé ultime, le code sous-jacent, le « sceau », enfin, qui authentifie la rectitude des noms et garantit leur infailibilité absolue dès l'instant qu'ils sont tissés à l'intérieur d'un discours particulier⁸⁸.

⁸⁶ Au risque de m'égarer en m'aventurant plus loin qu'il ne convient, il me semble qu'une analogie pourrait être établie entre la troisième sorte de réalité, la χῶρα, telle que Platon la décrit en plusieurs endroits du *Timée*, de 48e1 à 51b5, et ce que représente le τύπος à l'intérieur du langage dans le *Cratyle*, l'un et l'autre constituant une sorte d'entre-deux, de lieu intermédiaire fugitif entre deux aspects de la réalité, et sans lequel la connaissance ne pourrait être possible. Il n'est pas inintéressant, en particulier, de relever, en 50c4-6, que « les représentations des réalités perpétuelles, qui entrent et sortent (de la χῶρα), sont frappées par ces réalités d'une façon difficile à exprimée et surprenante », qu'il est remis à plus tard d'expliquer, τὰ δὲ εἰσιόντα καὶ ἐξιόντα τῶν ὄντων ἀεὶ μιμήματα, τυπωθέντα ἀπ' αὐτῶν τρόπον τινὰ δύσφραστον καὶ θαυμαστόν, ὃν εἰς αὐθις μέτιμεν.

⁸⁷ Le fait que la réalité des choses, pour ainsi dire, se métamorphose en nom, implique tout le contraire d'une identité entre le nom et la chose, puisque, une fois métamorphosée, la forme initiale, précisément, n'est plus. Le τύπος serait ainsi comme l'opérateur de cette métamorphose. Le fonctionnement de la « δῆλωσις » reste donc parfaitement intra-linguistique. Comme l'a très justement démontré A. Francesco, les noms ne peuvent en aucun cas imiter la réalité. Ce qu'il appelle « λείδος des noms » ne correspond non pas aux choses nommées mais à un ensemble de caractéristiques linguistiques qui les rend à même de communiquer efficacement. Cf. Francesco 2002, l'ensemble du chapitre trois intitulé « Oltre le procedure: la δῆλωσις nel *Cratilo* ».

⁸⁸ C'est en quoi l'on peut finalement dire que le langage sous-jacent que Platon définit implicitement dans le *Cratyle* pourrait être dit *ΛΟΓΟΤΥΠΟΣ, avec les deux accentuations que la composition en - ΤΥΠΟΣ tolère dans la langue grecque, selon que le sens du verbe se réalise activement ou passivement. À titre d'exemple, on peut citer χαλκότυπος, pour une blessure laissée par le bronze, et χαλκοτύπος, le « forgeron » qui frappe le bronze. Cf. DELG, s. v. τύπτω, p. 1105. Ainsi le

C'est en quoi l'on peut dire qu'il est comme le fondement imperceptible d'un discours philosophique toujours vrai, au sens où il en permet l'adéquation parfaite avec la pensée qui circule non seulement entre son locuteur et son interlocuteur, mais encore entre ces derniers et l'objet qu'ils considèrent. Enfin, pour le dire encore autrement, il est comme le code qui permettrait d'utiliser les noms de la langue commune exactement comme si on venait, le temps d'un discours philosophique, de les « re-baptiser » par des noms propres contextuels⁸⁹.

Une réalité réellement non-réelle

S'il en est bien ainsi, cette révélation que Platon nous donne comme la vérité même, αὐτῇ τῇ ἀληθείᾳ, est extrêmement grave. Il ne ferait pas bon, en particulier, la voir tomber dans l'oreille de rhéteurs incompetents comme ceux qui ont déformé et enseveli les « noms primitifs » de la langue ancienne. Grave vérité, donc, et l'on comprend qu'il faille du courage pour la recevoir. Θαρρῶν τοίνυν ! Du courage pour ne pas prendre le risque, en se laissant égarer, d'y arriver trop tard, ὀψιαιτέρον τοῦ δέοντος, nous dit Socrate à la fin de ce passage sur le τύπος. Aussi, ce que semble nous indiquer la métaphore d'une règle de couvre-feu, manifestation stricte, en vigueur sur l'île d'Égine, à l'époque de Platon⁹⁰, c'est que la vérité du τύπος n'est pas bonne à dire de nuit, dans une obscurité où l'on ne peut plus distinguer l'ὁδός, la « voie » qui est tracée, la « règle » à suivre, et que c'est pour cela qu'elle doit se voir imposer une règle. Si la tentation est grande de confier un tel rôle aux Idées qui affluent, sous forme de rêve, à la fin du dialogue, la suite se garde bien de le formuler clairement⁹¹. Après cette révélation, Socrate ne fera essentiellement que revenir, dans un

langage cratyléo-platonicien serait à la fois *λογότυπος et *λογοτύπος, un langage où le λόγος à la fois « frappe » (la réalité) et « est frappé » (par elle).

⁸⁹ Ce qui me semble un processus linguistique et pragmatique bien plus efficace que celui de supposer toujours dans les énoncés d'un discours la présence cachée du verbe *être* en fonction de copule. Cf. D. Bostock (1994, p. 24, n. 17 et 19). Il pourrait ne pas être impossible, par ailleurs, que ce soit précisément en quoi consiste, au fond, le parricide parménidien bien connu de Platon.

⁹⁰ Cf. Dalimier 1998, p. 271, n. 413, qui renvoie à G. B. Hussey, « Two Notes on *Cratylus* », *CW* 35, 1941-1942, p. 243-244.

⁹¹ Si Socrate, en effet, rêve de l'existence d'une chose belle et bonne en soi, en 439c6-9, je ne vois pas, en revanche, en quoi le fait qu'il faille au nomothète adapter la forme du nom à la chose qu'il désigne, comme on adapte la forme de la navette à chaque type de tissu, et que pour ce faire il doit tourner ses

premier temps sur les deux positions présentées dans le prologue, celle de la rectitude naturelle des noms et celle de leur justesse conventionnelle⁹², pour achever de les imbriquer l'une dans l'autre⁹³, et dans un second temps sur les conséquences que semble irrémédiablement entraîner pour la connaissance, cette erreur de départ que constitue la théorie héraclitéenne du mouvement perpétuel⁹⁴, cela, enfin, avant de nous abandonner apparemment en proie à une profonde incertitude⁹⁵.

Si le *Cratyle*, en effet, semble clairement aboutir, en 439b6-8, à la conclusion que « ce n'est pas en partant des noms qu'il faut chercher et apprendre à connaître les choses, mais bien plutôt en partant des choses elles-mêmes qu'en partant des noms », οὐκ ἐξ ὀνομάτων ἀλλὰ πολὺ μᾶλλον αὐτὰ ἐξ αὐτῶν καὶ μαθητέον καὶ ζητητέον ἢ ἐκ τῶν ὀνομάτων, cela ne fait, en fin de compte, qu'entériner la rupture radicale, que Platon établit dans ce dialogue entre les noms et les choses, et ne remet nullement en cause la fonction fondamentale des noms dans le processus de la connaissance, qui relève bien moins de son acquisition, que de sa communication verbale. En cela, la brusque exclamation qui vient de sortir de la bouche de Socrate, juste deux tirades auparavant, en 439a1-4, apparaît comme un indice tout à fait révélateur. Il s'agit, nous dit-il, de se souvenir que les noms sont fondamentalement les « images », εἰκόνας, des choses. S'il est vrai que l'expression ἔχε δὴ πρὸς Διός, « attends,

regards vers « ce que le nom est en lui-même » (βλέποντα πρὸς αὐτὸ ἐκεῖνο ὃ ἔστιν ὄνομα), implique la doctrine des Formes, en l'occurrence d'une « Forme des Mots » et donne ainsi au dialogue l'écrin annulaire qui l'enclorait dans la théorie des Idées. Cf. Kahn 1986, p. 100 et 91. Le passage dont il est question, sur la navette, se trouve en 389d4-a9.

⁹² Cf. Platon, *Cratyle* 433d7-e9.

⁹³ Dans la question que Socrate pose à Cratyle, en 434b4-7, et où il redéfinit le principe de la rectitude naturelle des noms, celui-ci réalise, en effet, un tissage habile entre les mots de la famille de ξύνημα (ξυντίθεται et συνθετέον), qui vient juste de servir à désigner la « convention », et les expressions désignant les « éléments » et les « noms primitifs ». D. Sedley montre, par ailleurs, que tout le passage sur σκληρότης, en 434b9-d12, a pour fonction principale de rendre définitivement complémentaires les dimensions heuristiques de l'une et l'autre thèse. Cf. Sedley 2003, l'ensemble du chapitre six, « The limits of etymology ».

⁹⁴ Le retour sur la théorie héraclitéenne s'effectue en 439b10, avec, pour la seconde fois, la métaphore du tourbillon, en 439c5, ὥσπερ εἰς τινα δίνην ἐμπεσόντες.

⁹⁵ Il est à craindre, en 440c3, que le problème ne soit définitivement bien difficile à élucider, μὴ οὐ ῥάδιον ἢ ἐπισκέψασθαι, et que, de l'instabilité généralisée, en 440d3, il en est peut-être ainsi, et peut-être pas, ἴσως μὲν οὖν δὴ, ὃ Κρατύλε, οὕτως ἔχει, ἴσως δὲ καὶ οὐ.

par Zeus ! », est assez forte pour susciter une pause qui suspende le dialogue⁹⁶, on peut se demander si ce n'est pas cet ultime rappel qui constitue la conclusion essentielle du *Cratyle*, celle qu'il faut impérativement garder en mémoire pour continuer et « partir en quête », comme Socrate nous y invite à la toute fin du dialogue, πορεύου εἰς ἀγρόν⁹⁷.

Or la suspension, l'arrêt sur image, si je puis me permettre, que produit cette exclamation dans le dialogue, pourrait être une incitation, un peu comme les silences de Socrate, à se prêter au jeu du « cratylisme » platonicien, et à aller chercher la signification sous-jacente qui ce cache peut-être sous le nom εἰκόν. Sans aller jusqu'à un ré-encodage à la manière socratique, on pourrait se contenter de décomposer le mot en εἰ κε ὄν, et y trouver immédiatement comme signification, « si l'être », c'est-à-dire très exactement une supposition, quelle soit potentielle, éventuelle ou irréaliste, de l'être. Or, que λείκων puisse implicitement désigner, dans le *Cratyle*, une virtualisation de l'être n'est pas pour contredire la définition que Socrate nous en donne, par ailleurs explicitement, dans le *Sophiste*, en 239b12 : « réellement un non-être qui n'en est pas réellement un », οὐκ ὄν ἄρα οὐκ ὄντως ἐστὶν ὄντως. Ce qui est capital car c'est précisément ainsi défini que λείκων permet, dans ce dialogue, de tisser la συμπλοκή de l'être et du non-être, sur laquelle repose fondamentalement et nécessairement tout discours. Mais surtout, que le nom soit, par conséquent, lui-même une virtualisation de l'être confirme assez clairement ce que semble définitivement mettre en évidence le *Cratyle*, à savoir que s'il faut bien avoir à l'esprit que « les images sont loin de

⁹⁶ Selon L. Méridier, le syntagme ἔχε δὴ, fréquent chez Platon, marque de façon caractéristique une pause dans le raisonnement censée concentrer l'attention du destinataire sur un point particulièrement important. Cf. Méridier 1931, p. 135, n. 1.

⁹⁷ Je ne crois pas davantage que C. Dalimier, en effet, que cette expression soit une formule de congé. Mais je ne pense pas, en revanche, que la quête à laquelle Socrate convie Cratyle soit nécessairement celle des êtres. Cf. Dalimier 1998, n. 460, p. 280-281. S'il est reconnu que les mots dérivés du nom ἀγρός ont pu connaître une influence de ceux de la famille δᾶγρον, la « chasse » (cf. *DELG*, s. v. ἀγρός, p. 15), cela signifie que la formule πορεύου εἰς ἀγρόν pourrait bien constituer l'ultime manifestation du langage cratyléen de Platon, à l'attention de son destinataire, puisque ainsi considérée, elle se suffit d'elle-même et désigne à elle seule l'objet de la quête à laquelle elle nous invite, le fonctionnement phonique intrinsèque capable de rendre les noms corrects. Mais elle représente un véritable « cratylisme » en ce qu'elle nous renvoie, de surcroît, au cœur même du dialogue. En effet, la structure sonore de l'expression πορεύου εἰς ἀγρόν, qui entre étrangement en résonance avec celle du verbe ἀπαγορεύω que Socrate emploie en 422a1, juste avant la phase d'appropriation des στοιχεῖα, semble fort renfermer l'indice que la réussite de cette quête dépend fondamentalement d'un abandon maîtrisé et savant à l'univers phonique des noms.

posséder les mêmes caractéristiques que ce dont elles sont les images »⁹⁸, cela n'empêche en aucun cas qu'elles soient, dans le cas d'images linguistiques telles que les noms, la seule manière d'être de la réalité dès l'instant que celle-ci s'incarne dans le langage pour être communiquée non seulement correctement mais encore et surtout efficacement.

Ainsi définis au moment d'achever le dialogue, on comprend donc que, dans le langage « propre » de Platon, les noms, forts de la δύναμις des « éléments » et du τύπος qu'elle leur confère, puissent endiguer non seulement le mouvement perpétuel des choses mais encore la mouvance qui leur est naturelle, et partant, se doter d'une infaillible justesse.

Au terme de mon analyse⁹⁹, il se dessine que, dans le *Cratyle*, les « noms primitifs » et les Idées, au sein de la mouvance généralisée des choses et des noms, semblent ne constituer que les deux horizons anhypothétiques de stabilité¹⁰⁰, l'un dans la matière sonore des noms, l'autre dans leur matière intelligible, et qu'entre ces deux horizons, seule compte finalement la *musique* de la συμπλοκή sous-jacente des noms. Une musique qui, si elle n'est pas « la plus grande des musiques », dont nous parle Socrate dans le *Phédon*, ressemble fort, du moins, à une musique qui n'est pas celle du commun. Cette musique, le tissage sonore de réseaux syllabiques non nécessairement perceptibles de façon immédiate, convoie un second niveau de signification, globalisant et parallèle à la signification linéaire de surface, qui parcourt tout le dialogue, et sur lequel repose finalement l'efficacité pragmatique de la parole philosophique.

En ce sens, toutes considérations philosophiques mises à part, et indépendamment de ce que cela peut impliquer dans l'ensemble de la pensée platonicienne, le processus

⁹⁸ Cf. Platon, *Cratyle* 432d1-3, où Socrate demande à Cratyle : ἢ οὐκ αἰσθάνη ὅσου ἐνδέουσιν αἱ εἰκόνες τὰ αὐτὰ ἔχειν ἐκείνοις ὧν εἰκόνες εἰσίν;

⁹⁹ On en trouvera une version plus développée dans ma thèse en cours, *La parole continuée dans l'épigramme guerrière (Tyrteé et Callinos) : instauration d'une diction parénétiqne*, sous la direction de Ch. de Lamberterie et C. Calame, (Paris IV-EHESS).

¹⁰⁰ M. L. Desclos a parfaitement montré que l'ἀδέα platonicienne résulte de « la nécessité (ί) de remonter jusqu'à un principe anhypothétique », un point fixe, qui seul peut « fournir à la gnômè, tout en lui assurant un surcroît d'efficacité, cette assise qui lui fait défaut quand elle s'exerce au cò ur des turbulences du devenir ». Cf. Desclos 2003a, p.175.

linguistique à l'œuvre dans le *Cratyle* me semble offrir une méthode d'analyse particulièrement adaptée à la musique linguistique qui sous-tend le fonctionnement poétique de la poésie archaïque. Il démontre, en particulier, que le fonctionnement polysémique global de la langue ne s'effectue pas seulement au niveau des unités lexicales mais également au niveau inférieur, ou sous-jacent, des séquences phonico-syllabiques. Mais il justifie surtout l'importance de la dimension linguistique dans un *rythme sonore*, tout en en offrant une voie d'analyse. Il justifie le fait, pour reprendre les mots de P. Zumthor, que la composition poétique « bascule dans l'attention et la mémoire de l'auditeur, se dissout dans ses effets hypophoniques ou, les exténuant, se recompose en un jeu incessant d'incertitudes signifiantes »¹⁰¹.

Bibliographie

Anceschi, B. *Die Götternamen in Platons Kratylus. Ein Vergleich mit dem Papyrus von Derveni. Studien zur klassischen Philologie, 158*, Frankfurt am Main, Peter Lang, 2007.

Année, M. *Parménide. Énoncer le verbe être*, Paris, Vrin, 2011 (à paraître).

Bader, F. « Songes jumeaux de l'aveugle et clé des songes aux portes jumelles de l'*Odyssée* », *JA* 293, 2005, p. 393-457.

Bader, F. « Bellérophon et l'écriture dans l'*Illiade* », *Studi linguistici in onore di Roberto Gusmani*, Milan, 2006, p. 43-71.

Bardy, G. *Eusèbe de Césarée. Histoire Ecclésiastique, I (Livres I-IV)*, Paris, Editions du Cerf, 2010 (réimpression revue et corrigée de la 1^{re} éd. de 1952).

Barney, R. *Names and Nature in Plato's Cratylus*, New York / London, Routledge, 2001.

Baxter, T. M. S. *The Cratylus: Plato's Critique of Naming*, Leiden / New York / Köln, E. J. Brill, 1992.

Benfey, Th. *Über die Aufgabe des Platonischen Dialogs : Kratylus*, Göttingen, Dieterich, 1866.

Benveniste, E. « Actif et moyen dans le verbe », in *Problèmes de Linguistique générale*, t. 1, Paris, Gallimard, 1966, p. 168-175.

¹⁰¹ Cf. Zumthor 1975, p. 66. Selon ce dernier, ce qu'il appelle « hypophone », pour la poésie médiévale, transgresse le fonctionnement naturel de la langue en en faisant « éclater les unités en infinité virtuelle ».

- Benveniste, E. « Fondements syntaxiques de la composition nominale », in *Problèmes de Linguistique générale*, t. 2, Paris, Gallimard, 1966, p. 145-162.
- Benveniste, E. « L'appareil formel de l'énonciation », in *Problèmes de Linguistique générale*, t. 2, Paris, Gallimard, 1966, p. 79-88.
- Benveniste, E. « Le langage et l'expérience humaine », in : *Problèmes de Linguistique générale*, t. 2, Paris, Gallimard, 1966, p. 67-78.
- Bettini, M. *Voci: Antropologia sonora del mondo antico. Saggi*, 892, Torino, Einaudi, 2008.
- Blanc, A. *Les contraintes métriques dans la poésie homérique : l'emploi des thèmes nominaux sigmatiques dans l'hexamètre dactylique*, Leuven, Paris, Peeters, 2008.
- Blanc, A. et Christol, A. (éds.), *L'homonymie dans les lexiques latin et grec*, Nancy, ADRA, 2007.
- Bollack, J. et Wismann, H. *Héraclite ou la séparation*, Paris, Editions de Minuit, 1972.
- Bostock, D. « Plato on understanding language », in S. Everson (éd.), *Language*, Cambridge, Cambridge University Press, 1994, p. 10-27.
- Desclos, M.-L. « Le rire comme conduite de vie : l'Ésope de Platon », in M.-L. Desclos (dir.), *Le rire des Grecs. Anthropologie du rire en Grèce ancienne*, Grenoble, Jérôme Millon, 2000, p. 441-457.
- Desclos, M.-L. *Aux marges des dialogues de Platon. Essai d'histoire anthropologique de la philosophie ancienne*, Grenoble, Jérôme Millon, 2003.
- M. Dixsaut, « La rationalité projetée à l'origine : ou, de l'étymologie », in J. F. Mattéi (dir.), *La naissance de la raison en Grèce*, Paris, Presses Universitaires de France, 1990, p. 59-75.
- Chambry, É. *Esopé. Fables*, Paris, Les Belles Lettres, 1985 (1^{re} éd. 1927).
- Chantraine, P. *Grammaire homérique*, t. 1 *Phonétique et Morphologie*, Paris, Klincksieck, 1958.
- Chantraine, P. *Morphologie historique du grec ancien*, Paris, Klincksieck, 1961, (2^e éd. 1991)
- Croiset, M. *Platon. Œuvres complètes. Tome I, Introduction, Hippias Mineur, Alcibiade, Apologie de Socrate, Euthyphron, Criton*, Paris, Les Belles Lettres, 1920 (12^e tirage 1985).
- Croiset, M. *Platon. Œuvres complètes. Tome II, Hippias Majeur, Charmide, Lachès, Lysis*, Paris, Les Belles Lettres, 1921 (6^e tirage 1972).
- Dalimier, C. *Platon, Cratyle*, Paris, GF Flammarion 1998.
- Del Bello, D. *Forgotten Paths. Etymology and the Allegorical Mindset*, Washington, DC, The Catholic University of America Press, 2007.
- Chantraine, P. *et alii, Dictionnaire étymologique de la langue grecque. Histoire des mots*, avec, en supplément, les *Chroniques d'étymologie grecque* (1-10) rassemblées par A. Blanc, Ch. de Lamberterie et J.-L. Perpillou, Paris, Klincksieck, 2009 (1^{re} éd. 1968-1980).
- Denniston, J. D. *The Greek Particles*, Oxford, Clarendon Press, 1954 (1^{re} éd. 1934).

- Francesco, A. *Procedure e verità in Platone (Menone, Cratilo, Repubblica). Elenchos*, vol. 38, Napoli, Bibliopolis, 2002.
- Ildefonse, F. *La naissance de la grammaire dans l'Antiquité grecque*, Paris, Vrin, 1997.
- Ildefonse, F. *Les Stoïciens I. Zénon, Cléanthe, Chrysippe*, Paris, Les Belles Lettres, 2000.
- Jouët-Pastré, E. « Le rire chez Platon : un détour sur la voie de la vérité », in M. Trédé, Ph. Hoffmann, C. Auvray-Assayas (éds.), *Le rire des Anciens. Actes du colloque international (Université de Rouen, Ecole Normale Supérieure, 11-13 janvier 1995)*, Paris, 1998, p. 273-279.
- Genette, G. *Mimologiques. Voyage en Cratylie*, Paris, Editions du Seuil, 1976.
- Goldschmidt, V. *Les dialogues de Platon*, Paris, Presses Universitaires de France, 1971 (1^{re} éd. 1947).
- Goldschmidt, V. *Essai sur le "Cratyle". Contribution à l'histoire de la pensée de Platon*, Paris, J. Vrin, 1981.
- Humbert, *Syntaxe grecque*, J. Paris, Klincksieck, 1960, (1945¹).
- Kahn, C. « Language and Ontology in the *Cratylus* », in E. N. Lee, A. P. D. Mourelatos, R. M. Rorty (éds.), *Exegesis and Argument, Studies in Greek Philosophy Presented to G. Vlastos, Phronesis*, Supplement vol. 1, 1973, p. 152-176.
- Kahn, C. « Les mots et les Formes dans le "Cratyle" de Platon », in H. Joly (éd.), *Philosophie du langage et grammaire dans l'Antiquité, Actes du colloque international Philosophies du langage et théories linguistiques dans l'Antiquité, Grenoble, 3-6 septembre 1985, Bruxelles / Grenoble*, Editions Ousia / Université des Sciences Sociales de Grenoble, 1986, p. 91-103.
- Laks, A. « "Philosophes Présocratiques". Remarques sur la construction d'une catégorie de l'historiographie philosophique », in A. Laks et C. Louguet (éds.), *Qu'est ce que la philosophie présocratique ? What is presocratic philosophy ?*, Lille, Presses Universitaires du Septentrion, 2002, p. 17-38.
- Lallot, J. « Ὀμώνυμος, homonymie en grec ancien : quelques jalons », in BLANC, CHRISTOL 2007, p. 7-22.
- Long, A. A. « Théories du langage », in J. Brunschwig, G. Lloyd (dirs.), *Le savoir grec*, Paris, Flammarion, 1996, p. 552-568.
- Long, A. A. « Stoic linguistics, Plato's *Cratylus*, and Augustine's *De dialectica* », in D. Frede, B. Inwood (éd.), *Language and Learning*, Cambridge, Cambridge University Press, 2005, p. 36-55.
- Méridier, L. *Platon. Œuvres complètes. Tome V, 2^e partie, Cratyle*, Paris, Les Belles Lettres, 1931 (4^e tirage 1969).
- Mourelatos, A. P. D. *The Route of Parmenides : revised and expanded edition with a new introduction, three supplemental essays, and an essay by Gregory Vlastos*, Las Vegas, Parmenides Pub., 2008 (1^{re} éd. 1970).
- Papadopoulou, I. « Poètes et (philo)sophoi : Pour une archéologie de la *mimesis* », *RPhA*, 24, 1, 2006, p. 3-16.

Pinchard, A. *Les langues de sagesse dans la Grèce et l'Inde anciennes. Hautes Études du monde gréco-romain 43*, Genève, Droz, 2009 .

Reeve, C.D.C. *Plato: Cratylus*, Indianapolis, Hackett, 1998.

E. Risch, *Wortbildung der homerischen Sprache*, Berlin-New York, 1974, (1^{re} éd. 1973).

Rossetti, L. « Le ridicule comme arme entre les mains de Socrate et de ses élèves », in M.-L. Desclos (dir.), *Le rire des Grecs. Anthropologie du rire en Grèce ancienne*, Grenoble, Jérôme Millon, 2000, p. 253-268.

Riegel, M. Pellat J.-C. et Rioul, R. *Grammaire méthodique du français*, Paris, Presses Universitaires Françaises, 1994.

Saussure, F. *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1972 (traduction française de l'éd. de 1915 par T. Mauro).

Sedley, D. *Plato's Cratylus*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003.

Seiler, H. *Possession as an operational dimension of language*, Tübingen, G. Narr, 1983.

Soulez, A. *La grammaire philosophique de Platon*, Paris, Presses Universitaires de France, 1991.

Steuckard, A. « Les noms propres dans les *Elégies* d'André Chénier », in J.-D. Beaudin, T. Vân Dung-Le Flanchec (dirs.), *Styles, genres, auteurs, n° 5. Marguerite de Navarre, cardinal de Retz, André Chénier, Paul Claudel, Marguerite Duras*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2005, p. 89-101.

Williams, B. « Cratylus' theory of names and its refutation », in S. Everson (éd.), *Language*, Cambridge, Cambridge University Press, 1994, p. 28-36.

Zumthor, P. *Langue, texte, énigme*, Paris, Editions du Seuil, 1975.